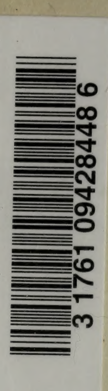
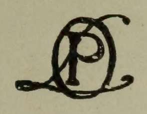
Fascicule N° 6 **Prix : UN franc**

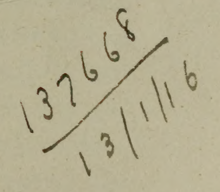


Journal
d'un
Bourgeois de PARIS
pendant
LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET





SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL
d'un Bourgeois de Paris
PENDANT
LA GUERRE DE 1914

Fascicule VI

Nos soldats auront la croix du mérite militaire. Elle leur était dûe pour leur endurance et leur courage. Mais cela ne suffit pas. Il conviendrait que cette croix du mérite militaire ne fut pas réservée qu'aux soldats et que les chefs pûssent aussi la porter. Il faudrait alors créer des grades. Et, petit à petit, nous arriverions à cette distinction, entre les croix civiles et les croix militaires, qui est absolument nécessaire, pour le temps de paix, et bien plus encore pour le temps de guerre. Il était déjà passablement choquant, autrefois, de rencontrer des négociants, des industriels, ayant à la boutonnière des rosettes de la Légion d'honneur, quand des généraux, ayant fait campagne, n'étaient encore que chevaliers.

Napoléon avait voulu, je ne l'ignore pas, créer un ordre qui fut la récompense du mérite, qu'il fut militaire ou civil. Il donnait la croix à un soldat, qui avait fait une action d'éclat, comme à un inventeur, qui avait doté le pays d'un métier à tisser. Mais, depuis Napoléon, et grâce aux expositions universelles, ou régio· nales, ou étrangères, il a été fait un tel usage de la croix, qu'il serait indispensable d'établir une séparation entre les genres de services récompensés par l'octroi d'une distinction. Le mérite militaire vient d'être institué. C'est parfait. A quand le mérite civil ?

La création de cet ordre permettrait de réserver la légion d'honneur pour récompenser les services exceptionnels. Il y avait eu, dans ces dernières années, un tel débordement de récompenses, qu'on ne pouvait plus récompenser le haut commerce, qu'avec des rosettes d'officier. C'est un abus, il faut s'en corriger. Et surtout, il faut distribuer les croix avec discernement. Le jour où les arboriculteurs et les bijoutiers ne pourront plus être pris pour des généraux, à la rougeur de leur boutonnière de paletot, on peut être sûr que la légion d'honneur redeviendra ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une distinction rare et qui classe

son homme. Pour tout faire comprendre : un Desclaux était officier de la légion d'honneur, et un Béchof, chevalier.

*
* *

Voilà, au milieu de la tempête formidable qui bouleverse toute l'Europe, un petit intermède musical qui n'est pas sans saveur. Le maëstro Giacomo Puccini, qui s'appelle Giacomo, comme Rossini, et là, malheureusement pour lui, s'arrête la ressemblance, vient d'éprouver le besoin de protester contre l'usage qui avait été fait de son nom, pour réprouver les affreuses destructions artistiques de Belgique et de France. M. Puccini, qui touche de précieux droits d'auteurs en Allemagne, a tenu à ne pas se brouiller avec tous les théâtres qui jouent son répertoire, et il a témoigné, par lettre, de sa vénération pour la Kultur germanique. Ce faisant, M. Puccini sacrifiait les intérêts qu'il a dans les théâtres de France, où on lui a joué la *Tosca, Mme Butterfly*, *la Bohème*, et autres sous-produits de la musique vériste en honneur de l'autre de côté des Alpes. Il va sans dire que, si M. Puccini prend le parti des

destructeurs de Reims, il renonce à être joué à Paris. C'est un gros sacrifice qu'il fait. Mais quand on a des convictions fortes, il faut savoir y conformer ses actes. M. Puccini a eu ce courage. C'est un très médiocre musicien mais c'est une âme noble. Il a notre estime, et il nous débarrasse de ses partitions. Tout est donc au mieux, pour lui et pour nous.

*
* *

La caractéristique de cette guerre c'est que tous ceux qui avaient l'habitude d'aller en automobile vont à pied, et que tous ceux qui allaient à pied, roulent en automobile.

*
* *

Une bataille formidable se livre, depuis plusieurs semaines, en Pologne, en Prusse orientale et dans les Carpathes. Sur un front immense des centaines de mille hommes se combattent avec fureur. Et la rage des assaillants est comparable à ce que fut la ruée sur l'Yser, puis la poussée sur Ypres. Notamment, au centre, le

général Mackensen, lieutenant du maréchal Hindenburg, a livré des assauts furieux à la ligne russe établie dans le triangle Skiernivice Lowitz, Borgimow, sur la Bzoura et en arrière de Lodz. C'est la barrière placée par le généralissime Grand Duc Nicolas, entre Varsovie et les Allemands, sur un front de dix verstes, qui aurait été convenable pour le déploiement d'une ou deux divisions, Mackensen y a massé sept divisions, appuyées de six cent pièces de canon, et en ordre compact, par colonnes de régiments, il a foncé sur le centre des Russes, protégé par des abattis, des tranchées, et des fils barbelés.

Le massacre qui s'est fait là rappelle les jours les plus sanglants de la bataille des Flandres. Le résultat a été le même. Les rangs allemands fauchés par la mitraille se sont abattus, comme des pans de murs, et sur les corps des soldats renversés, d'autres rangs se sont avancés pour subir le même sort. On a parlé de trente mille morts dans l'assaut de Borgimow. Ce sont des boucheries sans grandeur militaire. Les hommes, qui se font tuer, sont admirables d'abnégation et de dévouement. Mais à quoi bon ces sacrifices de vies humaines, dans des actions qui semblent ordonnées par des frénétiques

et conduites par des bourreaux. Il faut savoir, à la guerre, pour obtenir un grand résultat envoyer des troupes à la mort. Le triomphe ennoblit la dureté du geste. Mais, follement, pour satisfaire la rage d'un chef orgueilleux que le succès fuit, couvrir la terre de cadavres, et répandre des ruisseaux de sang, c'est se livrer à une épilepsie militaire qui n'a plus aucun rapport avec la guerre.

Si les attaques allemandes paraissent brisées au centre, par cette effroyable saignée, les mouvements des Russes aux deux ailes, sont en sensible progrès. L'aile droite avance sur Tilsitt, tournant la Mazurie et ses lacs. L'aile gauche protège le siège de Przemysl, et menace Cracovie. Ses extrémités tiennent certains cols des Carpathes, vers Ujolz, notamment, et les avant-gardes descendent dans la plaine de Hongrie, dont les populations fuient épouvantées. La neige, qui couvre les Carpathes, oppose aux mouvements des Russes, des barrières glacées, qui gênent leur marche. Mais les premières rencontres ont encore été désastreuses pour les soldats de François-Joseph.

L'armée, qui avait été rassemblée sur le Danube, pour passer en Serbie et qui était composée de trois corps bavarois, semble avoir

été en partie, dirigée vers Temesvar, et marcher au devant des Russes. L'archiduc Eugène, qui commande ce qui reste de cette armée, est réduit à l'inaction. Outre que la saison est très mauvaise, les Serbes reconstitués, paraissent prêts à affronter de nouveau la lutte. On sait comment ils ont disposé du général Potioreck et de son armée. L'archiduc Eugène, avec son renfort bavarois, pourrait bien trouver un nouveau Kolubara. Une victoire Serbe, en ce moment, aurait une portée immense. Aussi tout porte à croire que l'armée austro-allemande se bornera à observer Widdin. Prochainement, ou bien la retraite des Russes, lui rendra sa liberté d'action, ou bien la défaite des Autrichiens rendra impossible toute reprise d'hostilité contre les Serbes.

*
* *

Il faut vraiment que l'internationalisme ait la vie dure, s'il a résisté aux secousses effrayantes que la guerre lui a fait subir. Les déceptions que nos socialistes français viennent d'éprouver du côté de l'Allemagne et de l'Autriche ne les ont pas corrigés de leur fraternité univer-

selle. Ils s'y entêtent, et déclarent que lorsque les hostilités seront terminées, ils pourront tendre une main fraternelle aux peuples de Germanie. Eh! La! Doucement! Il y a quelques mois, M. Anatole France faillit être lapidé pour une phrase pareille. Il lui fallut faire amende honorable, se frapper le cœur, avec des gestes patriotiques, et même offrir d'aller verser son sang, sous les plis du drapeau, pour qu'on oubliat son incartade.

Mais, bonnes gens que vous êtes, avant de proposer aux Austro-Allemands, de leur donner le baiser de paix, il faudrait peut-être vous préoccuper de savoir s'ils vous tendront la joue. Je crois que, pour l'instant, ils seraient plutôt disposés à vous mettre le poing sous le nez.

S'imaginer qu'il y a un départ à faire entre les sentiments du peuple allemand et ceux de son Kaiser, c'est céder à d'étranges illusions. Le peuple et le Kaiser pensent avec la même cervelle pangermaniste, et leur rêve est le même : *Deutschland über alles*! L'Allemagne au-dessus de tout! En dehors de cette formule, il n'existe rien qui puisse, à l'heure actuelle émouvoir un allemand. Paysan, soldat, bourgeois, hobereau, tous marchent, comme un seul homme, au pas de parade nationaliste. Et

c'est bien là, si je ne me trompe, le contraire de l'internationalisme.

Ouvrez le cœur de n'importe lequel des Allemands et vous y trouverez gravé ce seul mot : Kaiser ! parce que leur Kaiser est l'incarnation du rêve pangermaniste et c'est pour l'accomplissement de ce rêve que les Allemands se sont fait écharper sur l'Yser, et se font massacrer sur la Bzoura. Et ils mourront, sans broncher, jusqu'au dernier, pour réaliser cette merveilleuse conception de l'avenir allemand : *Deutschland über alles !*

Il y a, dans les illusions de nos socialistes français, qui s'acharnent à leur chimère internationaliste, quelque chose d'attendrissant. Du reste, elles sont traditionnelles. Au plus beau moment de la commune, en 1871, lorsque l'armée de Versailles, occupant les hauteurs de Courbevoie, bombardait le secteur de Neuilly, les Francs-maçons, décidèrent de faire une manifestation en corps, avec insignes et bannières, pour faire tomber les armes des mains de ces soldats qui attaquaient leurs frères. Les adeptes des loges, avec leurs triangles, leurs abliers de cuir, ceux qui connaissaient l'Acacia, et ceux qui connaissaient le Cèdre, se réunirent aux environs de l'arc de triomphe et descen-

dirent, massés, sous leurs bannières, conduits par un grand dignitaire de l'Orient, nommé le frère Tirifoque.

Jusqu'aux fortifications, à travers Neuilly, tout alla bien. La solennité du cortège, les insignes, le frère Tirifoque, produisaient sur la foule un effet qui présageait le triomphe. Arrivés à la porte de Neuilly, les frères gravirent le talus des fortifications, se mirent en vue des français égarés qui, sous l'uniforme, essayaient de rétablir l'ordre, et commencèrent à agiter les bannières. Une volée de coups de canon répondit à cette manifestation fraternelle. Les bannières tombèrent, dans la poussière, les manifestants, frère Tirifoque en tête, dégringolèrent du talus, et, dans un ordre moins imposant qu'à l'aller, le cortège pacifique opéra son retour. Il est probable que l'accueil fait aux témoignages de tendresse de nos socialistes, par les Allemands et les Autrichiens, seraient de la même qualité, et leur procurerait semblable déception. S'il en est temps encore qu'ils se l'épargnent à eux mêmes.

Nous n'avons aucun doute sur leurs sentiments patriotiques. Il nous les ont prouvés, es braves gens qu'ils sont. Mais ne craignent-ils pas, par leurs démarches conciliantes, de forti-

fier la résistance de nos ennemis, en leur donnant à penser, qu'une partie de l'opinion française leur est restée bienveillante. Hélas! Les Allemands nous prêchent d'exemple, chaque jour, en action et en paroles. Ils haïssent, et disent : Il faut haïr. Ils ne sont que fureur, que férocité et qu'inflexibilité. Prenez garde, en levant les mains, devant eux, et en criant : Kamarades! de vous faire durement frapper, par des gens qui ne vivent plus que pour la haine.

***

Jamais loi d'une signification plus douloureuse ne fut proposée à l'acceptation d'un peuple que celle dont il est question et qui vise les naissances d'enfants issus des viols commis par l'immonde soldatesque teutonne. L'image me hante de cet admirable groupe de Frémiet représentant un hideux et puant gorille, qui emporte, en grinçant des dents, un admirable corps de femme entre ses bras velus. Elle symbolise la lubrique ruée de ces fauves, chauds de carnage qui firent dans nos provinces forcées, la greffe de l'invasion sur nos femmes hurlant de haine et crachant de dégoût. Que va-t-on faire

de ces bâtards de l'insulte et de la fornication? A Sparte, il y avait le Baratrum, où les enfants mal nés, mal construits, étaient jetés avec un impitoyable mépris. Va-t-on donner, par une loi, aux femmes souillées qui maudissent leur fécondité, le droit de détruire dans leurs flancs même, le produit qui s'y est développé, comme un champignon vénéneux. Ce serait la reconnaissance juridique de l'avortement. Va-t-on permettre à celles qui subiront jusqu'à leur naturelle délivrance le poids de cette honte imméritée, d'étrangler l'enfant du crime, pour s'en débarrasser sans retour?

Ni l'une, ni l'autre, de ces deux terminaisons d'une aventure si digne de pitié et de consolation, ne me paraît s'accorder avec la morale publique et avec la conscience individuelle. Aucun être vivant n'a le droit de supprimer cette chose sacrée : la vie. Si la mère ne trouve pas, dans le fond troublé de son cœur, l'indulgence de pardonner au petit être, né d'elle, l'infamie de celui qui le lui a imposé, qu'elle ait le moyen de s'en débarrasser sans danger pour sa vie, sans remords pour sa conscience, sans dommage pour la société. Rétablissez les tours, pendant un an. L'Assistance publique se chargera des bâtards de l'invasion. On portera la dette,

en compte, dans l'indemnité allemande. Mais décreter que les opérations abortives seront légitimes, légiférer sur le meurtre des nouveaux nés, sous couleur de patriotisme, cela est inadmissible. On ne répare pas un crime au moyen d'un nouveau crime. Nos codes austères et purs ne sont pas faits pour contenir des textes qui reconnaîtraient une existence légale aux faiseuses d'anges et qui conféreraient aux mères le droit de tuer leurs enfants. Toute notre compassion, tous nos soins, tous les dédommagements que leur situation comporte, aux mères douloureuses et d'autant plus respectables. Mais rien d'illégal, ni d'inhumain.

*
* *

Nous venons de recevoir communication de la liste des pertes faites par les armées anglaises, russes et françaises, depuis le début des hostilités, jusqu'au 10 décembre 1914. Ces pertes sont énormes, quoi qu'elles soient bien inférieures à celles subies par les Impériaux. Les Anglais ont eu 21.000 tués, 9.000 blessés et 2.500 prisonniers. Il faut noter ici, que le nombre restreint des prisonniers, vient de ce

que les Allemands ont eu l'infamie de tuer les Anglais qu'ils prenaient vivants et d'achever les blessés.

Les Russes ont eu 460.000 tués, 620.000 blessés et 75.000 prisonniers, quant à nous, Français et Belges réunis, nous comptons 217,000 tués, 510,000 blessés, et 119,000 prisonniers. Il faut également noter que le chiffre très élevé des prisonniers belges et français tient à la grande quantité de prisonniers civils que les allemands, au mépris de tout droit, ont emmenés en captivité et retiennent dans leurs camps. Quant aux allemands, avant les massacres de Pologne, ils avaient 727.000 hommes tués, 1.123.000 blessés et 329.000 prisonniers. Les Autrichiens comptaient 585.000 morts, 800.000 blessés, et 175.000 prisonniers. Nos ennemis avaient donc eu, au 10 décembre 1914 six cents quatorze mille hommes tués, de plus que nous. La liste s'est terriblement chargée depuis, et le chiffre doit approcher du million. C'est formidable. Et si la proportion demeure la même, comme il y a tout lieu de le croire, nous perdons un homme contre deux. C'est bien ce qu'on nous avait dit, dès le début. Nous nous sommes battus continuellement un contre deux, et quelque fois trois, et les pertes, en morts,

des Allemands étaient double des nôtres. Il n'y a pas d'armée, si puissamment constituée qu'elle soit, qui puisse résister à des pertes pareilles sans que sa force offensive soit détruite. Après la Marne et la première saignée, l'armée Allemande, en se retranchant, s'est reconnue incapable de manœuvrer. En prenant l'offensive sur l'Aisne, sur l'Yser et à Ypres, par masses, en colonnes serrées, elle s'est reconnue privée de toute valeur individuelle. Au point de vue stratégique, et nous l'avons dit déjà bien des fois, l'armée allemande actuellement est nulle. Au point de vue tactique, elle est encore capable de violentes ruées aboutissant à des massacres. Les hécatombes de la Bzoura et des Carpathes, confirment ce diagnostic. Nous verrons ce que donnera l'offensive suprême sur le front occidental.

Quant au haut Seigneur de la Guerre, qui daigne accorder que l'ennemi n'est pas encore tout à fait vaincu, mais qui ajoute, en faisant claquer son fouet, que l'Allemagne est sûre du triomphe, nous recauserons avec lui de cette affaire-là, après Pâques.

*
* *

Petit à petit, timidement, voici les théâtres qui rouvrent leurs portes. La Comédie-Française a donné l'exemple, l'Opéra-Comique a suivi, et la Porte-Saint-Martin se risque. C'est la *Flambée* qui va avoir les honneurs de l'affiche. Dumény et Brandès, avec Jean Coquelin, y furent fort remarquables, à la création. Qu'est-ce que ce drame va donner, aujourd'hui, en pleine guerre? Après tout ce que les Allemands nous ont révélé d'infamies et de trahisons, l'intrigue de cet espion, qui veut rabrouer un officier français, va peut-être paraître bien anodine. Mais il n'en demeure pas moins que le flair de Hertz, qui montait cette pièce, à la veille de la guerre, était admirable. C'est le pendant de la mise à la scène de *Patrie*, en 1869.

On a dit, à ce propos, que Sardou avait écrit son drame, en cinq semaines, à la sollicitation de Raphaël Félix, qui se trouvait embarrassé, à la suite du four noir de *Cadio*, de George Sand et Paul Meurice. Cela n'est pas exact. La pièce était faite, depuis longtemps, mais elle n'était pas située. Sardou l'avait promenée d'Espagne en Italie, et d'Italie en

France, sans lui trouver le cadre et l'époque qui convenaient à son développement. Ce ne fut qu'au dernier moment, et sans doute lorsque Raphaël Félix vint lui demander de le tirer d'embarras, que l'auteur brusquement eut la révélation que c'était à Bruxelles, dans les Flandres sous le gouvernement du duc d'Albe, que sa pièce devait se dérouler. Et comme il eut raison !

J'étais, à la première de *Patrie*, avec mon père, qui était des amis de Sardou. Quel spectacle ! Quelle émotion ! Quel triomphe ! Berton et Fargueil avaient cent dix ans, à eux deux. Mais quel talent, quelle flamme ! Il fallait entendre Fargueil, dans la scène de la dénonciation au duc d'Albe. Et la scène de l'aveu entre Berton et Dumaine. Ce gros homme, qui semblait voué à jouer les *Pirates de la Savane*, avec un tigre sur l'épaule, et un chapeau de Gaucho sur la tête, fut tout simplement sublime dans Rysoor, et s'égala aux plus grands comédiens. Son adieu au sonneur Jonas, tirait des larmes, à l'acte de l'Hôtel de Ville.

Mais tout cela, hélas ! c'est le passé. On joue *Patrie*, à la Comédie française, avec beaucoup de lenteur, de sagesse et de distinction. Les successeurs de Berton et de Fargueil n'ont plus

que quatre-vingts ans à eux deux, ce qui est la jeunesse, pour des chefs d'emploi, et l'admirable Mounet joue le rôle de Dumaine, avec tout son génie.

On va reprendre à l'Opéra, *Patrie* de Paladhile. Il y a de fort belles choses, dans cette partition, qui s'inspirait des plus claires et des plus saines traditions de l'art français. Si M. Jacques Rouché veut pousser dans cette voie et favoriser la production nationale, au lieu de chercher le succès au-delà des frontières, en faisant de notre première scène lyrique, un caravansérail où seraient hébergées toutes les musiques, hormis la musique française, il laissera un grand nom, dans l'histoire de notre théâtre. Le public, las de l'exotisme qui détruisait le goût français, est prêt à récompenser celui qui fera tous ses efforts pour produire nos musiciens. Il ne s'agit plus d'aller chercher midi à quatorze heures, mais de se souvenir qu'on est en France et qu'il faut travailler avec des Français, pour des Français. Ce serait une grande nouveauté et qui suffirait, à elle seule, à remplir la salle de l'Opéra.

*
* *

M. Millerand et M. Briand viennent de prendre l'initiative de deux lois qui sont œuvres de haute justice et d'excellente démocratie. Il s'agit de l'application aux condamnés des conseils de guerre, de la loi de sursis que l'on appelle déjà loi Millerand, et de la rédemption accordée aux condamnés de droit commun, qui au service militaire se relèvent par une action d'éclat. A la bonne heure, voilà de l'humanité noble et profonde. Un pauvre diable commet une faute. Sous les armes et en temps de guerre, toutes les fautes, même les plus légères, sont impitoyablement punies. Il est condamné à deux ans de prison, que ses juges sont navrés de lui appliquer. La loi Millerand donne à ceux-ci le droit d'ordonner qu'il sera sursis à l'exécution de la peine, tant que le condamné n'encourt pas une condamnation nouvelle. La loi Briand permet de réhabiliter un homme qui, au péril de sa vie, a rendu à l'armée et au pays un de ces services éclatants qui méritent d'être mis à l'ordre du jour.

Rien de plus généreusement humain que ces deux dispositions. Les hommes, qui ont eu

l'inspiration de les faire adopter, sont des braves gens et des esprits avisés. Car est-il un stimulant plus grand pour un soldat, qui a dans son passé une marque infamante, que de penser qu'avec un élan de courage, un effort de dévouement, il peut se relever et reprendre sa place parmi les honnêtes gens, avec ce brevet qu'est une citation à l'ordre du jour. C'est avec des encouragements de ce genre qu'on pousse au paroxysme l'énergie des combattants et que les moins bons ont l'ardeur de vouloir s'égaler aux meilleurs.

*
* *

On a déjà dit si souvent que l'Allemagne était aux abois, sans que rien de positif vint confirmer cette déclaration, qu'il est de la plus élémentaire prudence de tenir pour suspects tous les racontars qui circulent sur l'affaiblissement de nos ennemis. Ils sont assurément encore très redoutables. Les signes de détresse, qu'ils nous offraient, étaient tous du domaine intellectuel. Matériellement ils tenaient bon et faisaient encore figure. Mais voici des indices tout à fait sérieux de l'angoisse qui commence

à travailler le Kaiser et toute sa bande.

L'amirauté allemande vient de décréter le blocus de l'Angleterre, en interdisant aux navires neutres le droit de circuler dans les eaux du Royaume-Uni, sous peine d'être torpillés, sans avis et sans semonce. Cette mesure est, au point de vue international, une énormité, qui met l'Amérique dans un état d'effervescence inexprimable, et à sa suite tous les neutres qui possèdent une marine dont ils se servent pour leur négoce. Tels le Danemark, la Hollande, la Suède, la Norvège et l'Italie. L'Amérique a adressé à Berlin une note pour protester contre de pareilles pratiques, et les défendre.

De là, fureur, démence, injures de la presse allemande, qui en est arrivée à ce point d'absolutisme pangermaniste de ne plus tolérer la moindre contradiction. Ne pas adopter, sur une question, le point de vue allemand est purement et simplement un crime. Et, dans l'excès de délire, où la résistance des Etats-Unis les jette, nos ennemis s'emportent jusqu'à la menace. Nous ne saurions rien souhaiter de plus favorable à notre cause. Il est bon que la bête allemande féroce et sanguinaire se roule, grince et bave devant les neutres à qui on a

fait d'elle tant de portraits séduisants et menteurs.

Chers neutres, regardez le monstre, écoutez-le. C'est bien lui, qui a brulé, volé, détruit, assassiné, violé, et qui s'absolvait de tous ces crimes en disant : « C'est la loi de la guerre ! » Aujourd'hui il s'agit d'éventrer vos navires, de noyer vos nationaux, de détruire votre commerce, parce que cela convient à l'Allemagne. Qu'en dites-vous ?

Vous en dites que nos ennemis, qui se font les vôtres, sont des insensés et des frénétiques. Demain, vous crierez que ce sont des malfaiteurs et des criminels. Parfaitement ! Depuis six mois, nous ne prétendons pas autre chose. Il est bon de sentir dans sa peau les griffes de la bête, pour se rendre compte qu'elle est dangereuse et qu'il faut la détruire. Mais, cette fois, dans la mesure odieusement tyrannique que prend l'amirauté allemande, on sent percer la crainte. La famine a étendu ses bras maigres pour saisir l'Allemagne à la gorge. Et la nation ventrue aux appétits violents a frémi jusqu'au fond des entrailles.

Elle se sent touchée gravement par la manœuvre des alliés. A brève échéance, il va falloir endurer les privations, et l'Allemagne n'est pas

habituée à souffrir. Elle n'a pas connu, depuis cent ans, les douleurs de la défaite et de l'invasion. Elle n'a pas mangé, comme nous, en 1870, le pain affreux du siège, mélange nauséeux qui ressemblait à son pain K. K. Elle n'a pas vécu, sous les obus, dans l'angoisse de la défaite. C'est une nation heureuse, habituée au bien-être, à la victoire, et qui se sent capable de tout pour la ramener à elle. Eh bien! Il faudra qu'elle prenne l'habitude de l'humilité. Elle n'a été aussi féroce, aussi sanguinaire que parce qu'elle se croyait sûre d'être la plus forte. Aujourd'hui, elle a une dernière poussée d'orgueil, qui se traduit par des imprécations et des menaces. Un Erzberger, député du centre, au Reischtag, a un accès de folie furieuse pendant lequel il vocifère : « Pas de sentimentalité! La guerre doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de plus grande humanité. Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres, tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. L'Angleterre, elle, ne ménage rien. Elle ne reconnaît ni le droit des gens, ni

les conventions internationales qu'elle a cependant ratifiées elle-même. Elle les considère comme des « chiffons de papier », qu'il lui est permis de lacérer et de jeter aux vents. Elle a incorporé des troupes de toutes races, blanche, jaune, rouge, noire. Elle en aurait armé de race « tachetée » (*sic*) s'il en existait une au monde. C'est pourquoi l'Allemagne est autorisée à user de tous les moyens de guerre existants pour abattre son adversaire. Qu'on fasse donc marcher à fond les sous-marins allemands. Que nuit et jour ces monstres, qui sont maîtres sous les eaux, inquiètent le commerce et la navigation britanniques! Lorsque l'Allemagne aura décrété le blocus effectif de l'Angleterre, tout navire marchand anglais devra être impitoyablement coulé. Puisque nous sommes maîtres sous les mers — sinon sur les mers — affirmons hautement cette supériorité. Et que nos dirigeables et nos aéroplanes agissent de concert avec nos sous-marins pour frapper, sans répit, notre perfide ennemie! L'Angleterre nous a pris environ 400 navires marchands. Notre réponse doit être : pour chacun de ces navires volés, une ville ou un village anglais seront détruits. Semons, à l'aide de nos dirigeables, la terreur et la mort parmi les popu-

lations britanniques. Tous les moyens doivent nous être bons, et si même nous possédions le secret de déverser une pluie de feu sur le sol anglais, pourquoi ne nous en servirions-nous pas? Mieux vaut que l'Angleterre et ses dignes alliés nous appellent « les Barbares », tout vaut mieux que la compassion que nos ennemis pourraient éprouver pour nous, au cas où nous serions vaincus ! »

Vous serez vaincus, Ezberger, n'en doutez pas. Et vous deviendrez aussi plat que vous êtes insolent. Il n'est rien de tel que la force, vous le proclamez, vous même. Nous vous en ferons sentir le poids. Et votre délire se calmera, comme par enchantement. A des épaules prussiennes, nous le voyons bien, ce qu'il faut, c'est la schlague. Vous l'aurez.

*
* *

Ah! si nous avions la chance de pouvoir faire, au lieu de l'ignoble guerre de tranchées, une guerre de mouvements et de stratégie, comme celle que Hindenburg offre aux Russes, il y a beau temps que nous serions débarrassés de tous les fils barbelés et de tous les trous des

Allemands, et que nous manœuvrerions en rase campagne. C'est là que le talent de nos chefs et l'allant de nos soldats pourraient se manifester.

Les Allemands sont très habiles. Ils imposent, à chacun de leurs adversaires, la forme de guerre qui lui est le moins favorable : aux Russes, lents et lourds, une guerre de mouvements, aux Français, vifs et adroits, une guerre de positions. C'est la seule habileté, qu'ils aient eue. Encore, la nécessité y a été pour les trois quarts. Mais c'est un grand avantage pour eux, et qui aura certainement prolongé la guerre de trois mois. Actuellement, sur le front oriental, la situation est redevenue la même qu'à la fin de novembre. Les Allemands se sont affaiblis numériquement, par suite des grandes pertes d'hommes que les combats ont entraînées. Mais, stratégiquement, ils n'ont pas avancé. Et politiquement, ils ont refroidi, jusqu'à zéro, l'enthousiasme des Roumains et des Italiens.

Il faut nous préparer pour les combats furieux qui vont commencer avec la saison nouvelle. Avant trois semaines, la guerre, ralentie par le mauvais temps, va reprendre avec une violence décisive. Il faut en finir. Cette affaire là a assez duré. Nous avons autre chose à faire que d'échanger des coups de canon, avec les

brigands d'Outre-Rhin. Mettons-les hors de chez nous et préparons nous à tout casser chez eux. Ils ne commenceront à comprendre le sens de l'aventure que quand ils verront flamber leurs villes et entendront hurler leurs populations. Chacun son tour.

*
* *

Le matin de Pharsale, lorsqu'il passa sur le front de son armée, avant d'engager la bataille contre les troupes de Pompée, César dit à ses cavaliers : Soldats, frappez au visage ! Le grand général savait que les jeunes chevaliers, efféminés et vains qui combattaient contre lui, ne supporteraient pas d'être défigurés. L'Angleterre, pratique et réfléchie, a dit à sa flotte, qui croise sur les côtes allemandes : Frappe au ventre ! Et de même que les brillants Pompéïens tournèrent bride devant les lances des vétérans de César, les Allemands, qui n'ont pas bronché devant la mitraille, commencent à trembler devant la famine.

Nous n'en parlerons pas avec légèreté. C'est une vilaine épreuve. Nous l'avons subie autrefois, quand M. de Bismarck, avec sa lourde fa-

çade de reître en goguette, parlait de « l'instant psychologique » où les Parisiens seraient obligés de capituler. L'instant se fit attendre plus que ne le croyait le féroce chancelier, la faim étendit son voile noir sur la cité assiégée, sans parvenir à affaiblir son courage ni à diminuer sa constance. Les Allemands n'ont pas suivi cet exemple. A peine ils sont touchés par la contrainte et déjà ils poussent des cris d'angoisse et de fureur. Les Parisiens eurent une autre tenue. Ils montrèrent autrement de cœur, et d'estomac.

C'était un vilain pain que celui dont on nous a nourris en 1871. Pendant que j'écris ces lignes, j'ai devant moi, un petit cube marron, desséché, qui fut ce qu'on appelait alors le pain de siège. Je l'avais conservé, comme curiosité, dans une vitrine. Il a absolument l'aspect d'une vieille éponge durcie et sale. On y trouvait un peu de tout : de l'avoine, du seigle, des morceaux de bois, de la féverolle, et même du froment. Frais, il collait sous le doigt, comme un pain à cacheter mouillé. Rassis, il devenait dur comme de la pierre. Il avait cette propriété médicinale de purger légèrement. C'était un véritable aliment sanitaire. Mais il ne nourrissait pas. Tel qu'il était, nous le mangions, sans

faire d'histoires, et nous ne nous plaignions que de n'en pas avoir assez.

Le sombre falsificateur de la dépêche d'Ems, qui déjà érigeait en système, qu'il fallait faire souffrir le plus possible la population civile, afin de hâter la fin de la guerre, tâtait le pouls à notre détresse, en ricanant, avec son secrétaire Busch, qui l'a raconté, et nous refusait, vingt-quatre heures d'armistice, avec vivres, pendant que les femmes et les enfants, dans la ville affamée, agonisaient sous les obus du bombardement. Et nous ne nous plaignions pas. Nous n'avions pas de ces congrès alimentaires où les professeurs, les docteurs, les maîtresses de maisons et les cuisiniers, confondus, agitent fiévreusement le problème de la nourriture, pour un peuple qui a fait visiblement un dieu de son ventre. Nous souffrions en silence, proprement, dignement, sans fureur de goinfres mis au régime. Mais en patriotes, qui stoïquement serrent la boucle de leur ceinture et se résignent à souffrir.

L'épilepsie gastronomique, qui secoue actuellement toute l'Allemagne et la pousse aux actes de sauvagerie démente, déshonneur de sa marine, est un des plus curieux spectacles qu'ait offert cette guerre si féconde en étonne-

ments. L'assurance superbe des Teutons, qui, pendant quatre mois, assourdirent l'Univers de leurs clameurs de victoire, est tombée, en un instant, comme une omelette soufflée, dès que la bière a cessé de couler à pleines tonnes,et que les tartines de pain beurré, ont été rationnées. On eut dit que ces peuples étaient en état de tout supporter : la fatigue, la maladie, les blessures, la mort, excepté la mise à la diète. Frappés à la tête, touchés au cœur, ils tenaient bon. Touchés à l'estomac, ils fléchirent. Car, il ne faut pas s'y tromper, de tous les symptômes qui accusaient depuis quelque temps l'affaiblissement de nos ennemis, la préoccupation violente qui s'empare de tous les esprits en Allemagne est le plus significatif. Il est manifeste que ces peuples, habitués à une nourriture pesante, fréquente et variée, ne supporteront pas les privations auxquelles le blocus, établi par nous, a commencé de les soumettre.

On a cité le cas de ce soldat allemand qui avait failli être la cause de l'exécution d'un fermier chez lequel on l'avait trouvé mort. Le fermier était accusé d'avoir assassiné le soldat. Un major, qui se trouvait là, demanda à autopsier le mort. Et voici ce qu'il constata : le soldat avait avalé onze livres de lard cru et avait péri

étouffé. Le major ajoutait : si le lard avait été cuit, ce bougre là était capable de le digérer.

Onze livres ! Il n'y a que les bœufs, ou les chevaux, qui aient une capacité intestinale suffisante pour une telle quantité de nourriture. Ajoutez qu'il est courant de voir un Allemand avaler ses douze litres de bière dans la soirée, à la Brasserie. Et songez, alors, au degré d'accablement où peut tomber une population, qui, habituée à manger et à boire, dans de telles proportions, est subitement mise à la portion congrue. Et il ne s'agit pas de rugir, de ruer et de mordre. Il faut se résigner et souffrir. A moins que le vieux Dieu du Hoenzollern, féroce et sanguinaire, n'accomplisse un miracle et ne fasse pleuvoir la manne, dans le désert gastronomique allemand, ou ne réédite, pour la plus grande gloire du Kaiser, la multiplication des pains, fut-ce même les pains K. K.

*
* *

Les internationalistes ont eu l'étrange idée de se réunir à Londres pour causer entre eux de leurs affaires. Ils ont constaté, dès les premiers mots, que, dans un moment où les

intérêts nationaux sont engagés dans des luttes aussi formidables que celles qui mettent aux prises tous les peuples, le rêve international était une de ces billevesées bonnes à occuper les loisirs de la paix.

Voilà des Français qui combattent avec fureur, pour arracher leur pays à l'invasion germanique, et on propose à ces hommes, tout couverts du sang de leurs frères d'armes, au milieu des décombres de leurs villes en feu, de tendre une main « fraternelle » aux massacreurs et aux incendiaires. Quand cela ? Quand le parti militaire prussien aura été vaincu et détruit. Voilà une belle histoire ! Le parti militaire prussien, c'est le pangermanisme, et le pangermanisme c'est l'Allemagne tout entière, depuis le Kaiser jusqu'au dernier des sozial-démocrates. Et nous tendrions une main « fraternelle », à ces brigands, qui, tous, Empereur, soldats, hobereaux, bourgeois, ouvriers, paysans, d'un même élan haineux, sauvage et implacable, se sont rués au meurtre, au pillage, au viol et à la destruction, avec une rage vraiment nationale ?

Sommes-nous décidés à être internationalistes, tout seuls, et à tendre une main fraternelle à ceux qui rêvent de nous asservir, de

nous exploiter et qui, en attendant, nous massacrent, nous brûlent et nous volent. En sommes-nous arrivés à ce point de naïveté? Voilà pourtant ce que MM. Guesde et Sembat, ministres français, sont allés accepter à Londres?

M. Viviani, interpellé, à la Chambre, a dû fournir des explications sur cette étrange compromission. Il l'a fait, avec son talent habituel, et a obtenu, grâce à des déclarations d'une fermeté patriotique, que l'incident n'eut pas de suites fâcheuses. Il n'en faut donc retenir que l'extraordinaire niaiserie de nos révolutionnaires qui n'ont pas encore pu arriver à comprendre, après sept mois de guerre qui leur ont montré le néant de la fraternité des peuples, que l'internationalisme était une vieille balançoire qui ne pouvait plus servir. Il faut cependant constater que Vaillant, le vieux communard, a donné au Congrès le spectacle d'une belle colère, quand on lui a proposé de traiter les Allemands, comme des frères égarés. Il se souvenait qu'en 1870, les Allemands, en marchant sur Paris, avaient déjà déclaré qu'ils ne faisaient pas la guerre au peuple français, mais seulement au gouvernement impérial. L'empire renversé, ils avaient imperturbablement continué la guerre,

affamé et bombardé Paris, et démembré la France.

La morale de cette affaire, c'est que nous sommes, en France, des doctrinaires, qui nous imaginons que les autres pays épousent nos théories. Et quand vient l'heure où la fraternité pourrait se manifester, nous sommes stupéfaits qu'à nos cris d'amour, répondent des cris de haine et que nous, qui tendons les bras, on nous accueille avec des horions. Mais c'est assez être dupes. Avant d'être internationaliste, il faut être nationaliste, au sens complet du mot, c'est-à-dire : Français, et rien que Français.

*
* *

Victor Hugo a dit que le calembour est la fiente de l'esprit qui vole. Il ne le dédaignait pas et, dans ses vers, en a tiré d'heureux effets. Voici un calembour patriotique et militaire, en forme de quatrain, qui m'est envoyé du front :

Arbitre des malheurs qui menaçaient la France,
Pour lui donner un chef, grand parmi les plus grands,
Le Destin a dit : Joffre. Et, pleine d'espérance,
La France a répondu : Je prends !

*
* *

On commence à voir clair dans les événements de Pologne. Le maréchal Hindenburg avait livré les furieux combats sur la Bzoura, où il a perdu tant de monde, pour fixer l'attention des Russes sur ce point de la ligne de bataille. Il faisait, entre temps, raconter qu'il était cloué sur son lit, à Lodz, par une attaque de goutte, mais les chemins de fer marchaient et, sur l'extrême droite des Russes, en Mazurie, vers Insterburg, dix corps d'armée sous la direction du général Echhorn, étaient concentrés et marchaient, pour déborder les quatre corps d'armée que le général Broussilof avait de ce côté, pour couvrir Varsovie. Il s'en est fallu de peu que la manœuvre d'enveloppement, préparée fort habilement par Hindenburg, et conduite avec une extrême vigueur par Echhorn, n'ait réussi.

Une retraite rapide a mis hors de cause la 10e armée. Mais dans le mouvement de conversion opéré, un des corps a été fort maltraité et n'a pu se dérober à l'ennemi que par détachements séparés. C'est une défaite, mais ce

n'est pas un désastre. Repliés sur leurs positions défensives, les Russes attendent le choc, appuyés par de puissantes réserves. Les Allemands paraissent épuisés par l'effort qu'ils ont fait et leur offensive s'est ralentie. Ils s'écartent de leurs chemins de fer, et cheminent par des territoires détrempés, et marécageux. Tout leur avantage est perdu.

Mais, il n'en reste pas moins acquis, encore une fois, que les Russes, qui ont pour principale qualité dans cette guerre, d'avoir la supériorité numérique, ont encore trouvé le moyen de se battre à Kowno, un contre trois! Ou bien Hindenburg est un tacticien de premier ordre, ou bien les Russes ne peuvent pas disposer, comme ils veulent, de leurs ressources en hommes. Ils paraissent, dès qu'ils s'éloignent de leurs bases, frappés de paralysie. C'est comme en Mandchourie, où, quand Kouropatkine s'écartait de sa ligne de chemin de fer, il était perdu et se laissait, inerte, manœuvrer par les Japonais. Il sera curieux de voir, si, avec le printemps, les Russes ne vont pas réussir à sortir de Pologne et à donner à leur offensive une conclusion victorieuse. Ils amèneront, sur le front, à ce moment-là, deux millions de réserve. Et s'ils peuvent se maintenir dans les

Carpathes, la situation des Allemands devra devenir extrêmement grave. C'est l'affaire de quelques semaines.

Pendant ce temps-là, nos alliés vont se réorganiser dans leurs lignes, et s'opposer à la marche sur Varsovie. Tout ce qu'il faut c'est qu'ils retiennent l'armée d'Hindenburg, sans qu'il puisse faire de détachement vers l'Ouest. Car nous aussi nous allons avec le printemps reprendre les opérations. Elles sont même commencées en Champagne, où, du côté des Hurlus, nous nous donnons de l'air, afin de préparer des mouvements de sérieuse offensive. Nous avons réuni de très importantes forces en hommes et en matériel. Et le coup de bélier qui sera donné dans la ligne ennemie pour essayer de la forcer, ne tardera pas beaucoup, à présent.

Le Roi d'Espagne dont les sympathies pour les alliés sont bien connues, ne s'entend pas, sur ce point là, avec les classes dirigeantes de la péninsule. Les conservateurs, les catholiques, toute l'aristocratie espagnole est germanophile autant qu'il est possible de l'être. Elle fait des vœux pour le triomphe des Allemands et ne s'en cache nullement. Alphonse XIII disait, l'autre jour, à un de nos compatriotes avec

cette gaîté, qui fait de lui un vrai parisien :

— En Espagne, voyez-vous, il n'y a que la canaille et moi, qui soyons pour les Français. Il est vrai que nous sommes la majorité !

*
* *

Sur le boulevard un jeune lieutenant-colonel passe encadré de deux capitaines. Il est de haute taille, brun de teint, rasé, avec un profil anguleux à la Bonaparte. On se retourne sur son passage, avec intérêt, surtout les femmes. C'est Peppino Garibaldi, le petit-fils du vieux Condottiere, l'aîné des fils de Riciotti, qui vient de faire en France et en Angleterre, un voyage de propagande pour l'irrédentisme, dont il est un des plus ardents champions. Peppino commande la légion italienne, qui s'est tout récemment couverte de gloire à l'affaire des Islettes, où Bruno Garibaldi a trouvé la mort. Et c'est une bizarre destinée que celle de ces nobles aventuriers, qui, à quarante-cinq ans de distance, viennent, les petits-fils, après l'aïeul, combattre pour la France. Peppino Garibaldi, comme son grand-père et son père, vient combattre pour le droit et la liberté. Il ajoute

une belle page à l'histoire du héros du *Risorgimento*, de l'homme qui, avec Cavour a le plus fait pour la grandeur de l'Italie.

*
* *

C'est une bien belle officine de mensonges que celle qui fonctionne à Berlin. Il est de règle que, le lendemain d'une bataille, à moins d'une déroute, indéniable — et encore! — chaque général en chef annonce à son gouvernement une victoire complète. Les exemples sont nombreux. Le soir de la Moskowa, Kutusow écrivit à Alexandre que Napoléon était battu, et Saint-Pétersbourg illumina. La semaine suivante l'armée française entrait dans Moscou. C'est ainsi que les peuples apprennent leur histoire.

Hier, la presse allemande répandait sur le monde entier la nouvelle de l'anéantissement de la 10e armée Russe, la prise de trois cents canons et de deux cent mille hommes. C'était une défaite plus écrasante que Sedan, et même que Leipsick. Trois jours sont passés sur ces magnifiques nouvelles. La Vérité, qui, aujourd'hui, joue du télégraphe et est abonnée au té-

léphone, rétablit les faits. Et le triomphe allemand, kolossal, fond comme, par un dégel subit, la neige de la Pologne. La 10e armée s'est repliée sur ses réserves. Le 20e corps, qui paraissait détruit, revient, par détachements, de la forêt d'Augustow où il s'est furieusement défendu. Il ramène même son artillerie, et des prisonniers qu'il n'a pas abandonnés. L'armée Russe qui a repris son élan, en touchant ses bases, s'est jetée sur les Allemands et les a repoussés devant Ossowietz. Les quinze jours de bataille, qui viennent d'ensanglanter la Vistule et la Narew, ont coûté deux cent mille hommes à Hindenburg. Encore deux victoires, comme celle-là, et il n'y aura plus qu'à rentrer en Prusse, si les Russes le permettent.

Donc la lutte bat son plein, sur le front oriental. Des renseignements qui nous arrivent, il résulte que les Allemands ont réuni trente cinq corps d'armée et les Autrichiens quinze, ce qui ferait un total de cinquante corps d'armée, soit deux millions d'hommes, sur la ligne qui va de Bukovine en Mazurie, sur un front de quatre cents kilomètres. Le plan des Allemands était de prendre Varsovie, en la tournant par le Nord, d'organiser la défense de la Pologne et de faire une guerre de tranchées,

pendant que le gros des forces, qui opèrent, en ce moment, sur le front oriental, serait reporté en France, pour nous donner le coup de grâce.

Tout est manqué. Les Allemands, auraient-ils le moyen de ramener leurs troupes de Pologne, vers l'Ouest, nous trouveraient en mesure de soutenir le choc. Nos alliés Anglais, Belges, et nous, au commencement de mars, nous aurons des forces suffisantes pour nous défendre et pour attaquer. L'instant est passé, où les Allemands auraient pu nous écraser sous le nombre. Ils ont essayé, sur l'Aisne, sur l'Yser, à Ypres, sans y réussir. A présent, il est trop tard. Nous sommes à égalité.

Et ils savent bien qu'ils ne nous battront plus. Le grand tintamare fait à Berlin, avec Te Deum, illuminations, pavoisement, pour la grande victoire de Kowno, a été le dernier bluff qu'ils pourront se permettre. Avec le beau temps, les jours longs, le soleil, l'action va reprendre décisive. Déjà les opérations de Champagne, entre Craonne et Reims, acquièrent, de jour en jour, plus d'ampleur. Les grands coups se préparent.

*
* *

Il était écrit que les Allemands n'iraient pas se pavaner au Moulin-Rouge. D'abord parce qu'ils ne sont pas entrés à Paris, et ensuite parce que le Moulin-Rouge vient de brûler. Oui, ce pauvre boui-boui en carton-pâte et en bois a pris feu et a flambé, comme un bouchon de papier. Il n'en reste que la façade, avec son moulin aux ailes intactes, et son bureau de location lamentable, et encore noyé par l'eau des pompes. C'est un spectacle piteux et sinistre à la fois.

Tout le quartier a failli brûler. Les maisons de la rue Cauchois, adossées à l'établissement ont commencé à chauffer fortement, et ce n'est que sous le jet des pompes à vapeur, que la sécurité des habitants, dont est M. Marcel Sembat a été assurée. Le promenoir, les jardins, tout a été calciné. C'était construit, comme disent les gens du peuple, en boue et en crachat. Ça n'a pas fait long feu. Allumé à cinq heures, à huit heures, il n'y avait plus que de la braise. Espérons que celle qui était dans la caisse, a pu être enlevée.

La scène garantie par un rideau de fer — bravo, le rideau de fer! — a été préservée de toute atteinte. De sorte que, avant trois semaines — du moins nous voulons en caresser l'espoir, — le MoulinR-ouge, reconstruit à grands coups de marteaux, avec du sapin et du staff, sera rendu aux ébats de la belle jeunesse de Montmartre. A moins que — mon Dieu! je vais blasphémer! — le propriétaire ne préfère construire une ou plusieurs bonnes maisons à cinq étages, sur l'emplacement de ce beuglant, et ne prive le snobisme du Tout-Paris du contact avec les cordiales pierreuses du boulevard de Clichy.

*
* *

Sur le large trottoir de la rue Basse-du-Rempart, passe un groupe de soldats blessés, et promenant au soleil leurs membres douloureux. Arrive un jeune gaillard, pincé, sanglé, verni, la joue poudrederizée, et le regard alangui, qui s'arrête à considérer les poilus. Alors un maigre voyou intervenant, le nez dressé, et la bouche insolente, s'écrie :

— Eh! Va donc, toi, espèce d'épilé!

Le joli jeune homme, embusqué de Cythère, ne demanda pas son reste et, sur ses beaux souliers vernis, s'éloigna d'un pas rapide.

*
* *

La flotte Anglo-Française, après avoir rasé les quatre forts qui commandent l'entrée des Dardanelles, est entrée dans la mer de Marmara, et se prépare à attaquer Constantinople. C'est là, que Léandre se mettait à la nage pour aller rejoindre la belle Héro sur la côte lointaine. Aujourd'hui, ce sont des champs de mines qui occupent la place, et le passage est singulièrement plus dangereux. Mais, avec des précautions et un bon dragage, nos navires pourront s'approcher à bonne portée de la ville et la tenir sous leurs canons. Ce n'est pas, après la façon dont les apôtres de la culture moderne traitent les merveilles d'art telles que Louvain, Ypres et Reims, que nos artilleurs de marine vont se piquer de scrupules. Il ne s'agit pas de faire de la délicatesse, avec des brutes sauvages, comme celles que nous avons à combattre. Ces bandits, viennent, hier même, d'arroser nos soldats, dans les tranchées avec

du pétrole enflammé. Ne soyons pas dupes de nos sentiments. Nous avons devant nous, le rebut de l'humanité. Les Turcs, commandés par des Allemands, écorcheront tout vifs nos soldats s'ils peuvent les prendre. Nous allons les tenir sous notre feu. Comme l'écrit si bien herr Erzberger : Pas de sentimentalité ! Le feu, dans cette sentine ottomane qui pue la luxure et le sang ! Cela purifiera le sol, empoisonné par la corruption mahométane et la vénalité orientale. Qu'on tâche de sauver Sainte-Sophie, qui est un beau bibelot. Mais le reste, c'est de l'article de bazar. Les sites, qui sont merveilleux, ne périront pas. C'est l'essentiel.

Et je crois, cette fois, que la Roumanie et la Bulgarie, se décideront à comprendre que c'est de la Triple Entente qu'elles peuvent attendre la réalisation de leurs espérances nationales. Nous ne sommes ni des Allemands ni des Autrichiens, pour garder jalousement tout le bénéfice de la victoire. Nous donnerons aux Balkaniques, généreusement, leur part. Nous ferons ce qui sera juste et loyal, parce que nous ne nous sommes armés que pour le droit et la liberté.

*
* *

Quoique ce soit une redite, je donne ici un fragment d'interview accordée par Maximilien Harden, le rédacteur de la *Zukunft*, à M. Andrews Juley, journaliste américain. Avec sa cynique brutalité, Harden, une fois de plus précise le vrai point de vue allemand. Dans cette monstrueuse guerre, les Teutons luttent contre nous à coups de mensonges, autant qu'à coups de canon. Voici ce que dit Harden, sans ambages, et au risque de renverser tous les échafaudages d'hypocrisie du Kaiser, de ses ministres, de son peuple, et de sa sozial-démocratie domestiquée.

— Nous, Allemands, avions entrepris cette guerre connaissant tous ses terribles risques. Il nous la fallait. Nous avions la force de la vouloir. Puisse le diable teuton saisir à la gorge ceux d'entre nous qui croiraient utiles des excuses !

— Croyez-vous que la guerre sera longue ? continue le journaliste américain.

— Sa durée et son développement sont incalculables, et j'avoue que jusqu'ici aucun des adversaires n'a encore cédé.

— Mais pourquoi cette guerre ?

— Ce n'est pas pour un motif sentimental et désintéressé : *il nous faut des terres nouvelles pour nous développer.*

La France, l'Angleterre, la Russie ont de vastes espaces productifs. Avec ces puissances, l'Allemagne aurait pu s'entendre, si ces pays n'avaient pas été gouvernés par des tripots politiques. Jamais guerre ne fut plus juste, jamais guerre n'apportera plus de bonheur, même au vaincu *(sic)*. *Nous avons entrepris comme une grande industrie.*

— Comptez-vous conquérir la Belgique ?

— Notre seul but est de hisser le drapeau allemand sur le détroit de la Manche, qui ferme et ouvre le chemin des océans.

— Quelle indemnité de guerre demanderez-vous aux vaincus ?

— Je ne sais pas. Mais ne serons-nous déjà pas remboursés au centuple par la terreur que nous aurons inspirée ?

— Garderez-vous la Belgique ?

— Oui, nous y ajouterons une mince bande de côte jusqu'au sud de Calais. *Les Français ont plus de ports qu'ils n'en méritent.*

Voilà, après sept mois de guerre, après des pertes formidables d'hommes, lorsque la famine menace, que les finances s'épuisent, que la vie économique est arrêtée, que le glas de la catastrophe finale sonne à l'Orient et à l'Occident, dans quel état d'esprit se trouve un homme intelligent, informé et sincère. Il croit ce qu'il dit. Et il dit que l'Allemagne devra faire des *annexions territoriales* !

Il en est à *conserver* Calais, qui n'est pas pris, et à dresser le drapeau allemand sur la Manche.

C'est déconcertant à force de folie! Mais il faut se rendre compte que la culture donnée à tous ces cerveaux allemands, depuis quarante ans, les a rendus inaptes à comprendre autre chose que leur rêve pangermaniste. Ils ont un bouchage de cervelle qui s'oppose à la perception de toute vérité étrangère. Ils ne connaissent qu'une vérité allemande, qui a pour credo : *Deutschland über alles.* En dehors de l'Allemagne au-dessus de tout, il n'y a plus que chaos, anarchie, brume, incompréhension pour un cerveau teuton. De là, cette obstination, contre toute démonstration, même matérielle, qui fait que nous serons obligés de casser toutes ces têtes allemandes pour y faire pénétrer le sens de la réalité. Leur état d'esprit c'est l'abrutissement dans l'erreur. Du reste, cette interwiew de Harden est un résumé admirable des desseins qu'avait formés l'Allemagne. Tout y est : la préméditation de la guerre, la répudiation de toute sentimentalité, l'exposé de la théorie du rapt et de la conquête par nécessité, l'aveu de l'emploi des moyens de terrorisation. Après cette courte interwiew, il n'y a plus à discuter avec ces gens-là. Ce sont des brutes déchaînées, qu'il faut réduire par la force et assouplir à coups de triques, pendant vingt ans, pour leur changer les idées.

*
* *

Nous n'avons pas de chance, avec la papauté, depuis que Léon XIII est mort. Pie X n'avait pas compris les nécessités de l'Église française et l'avait ruinée à plat. Benoît XV paraît être le prisonnier d'une coterie de cardinaux hostiles à la France. Si Rome veut pousser notre pays à revenir au gallicanisme de la monarchie, la moitié du chemin est déjà fait. Il n'y a plus qu'à continuer. Bossuet nous tend la main. Mais si, à la grande rigueur, l'attitude du Saint-Siège est explicable, vis-à-vis de la France, elle est inadmissible en ce qui touche la Belgique.

Tant de prêtres massacrés, tant d'églises profanées et détruites, la haine féroce du Luthérien contre le Catholique, étalée et criée, à la face du ciel. Et tant d'impassibilité de la part du Souverain Pontife! L'homme blanc du Vatican ne desserre pas ses lèvres minces, au spectacle de toutes ces infamies, il reste glacé et muet. Il faut que, dans toutes les églises de France, nos prêtres s'évertuent à commenter les textes, à y découvrir des commisérations absentes, à les tourner, les presser, pour en extraire

des larmes, sur les malheurs de la Belgique fervente et douloureuse. Le parchemin papal demeure sec et dur. Et le monde noir, à Rome, sourit à Bulow, qui complote, promet, vend, paie, ment, abreuve et nourrit, pour le compte de l'Allemagne. Nous n'avons, nous et les Belges, nos frères de malheur, demandé qu'une parole de pitié, pour nous, et de réprobation pour les Barbares. Malgré les gloses touchantes de nos admirables Évêques, qui ont essayé chrétiennement de nous donner le change, nous n'avons rien obtenu. Nous sommes catholiques, nous offrons nos douleurs en offrande à Dieu, notre Père, dans le ciel. Mais nous ne pouvons nous défendre de penser que son représentant sur la terre est bien peu sensible à nos peines.

***

Les affiches des théâtres et des music-halls attirent de nouveau les regards. Et ce sont les mêmes auteurs, les mêmes acteurs, les mêmes ouvrages qu'avant la guerre qui sollicitent nos curiosités et nos porte-monnaies. Dranem, Otero, Mayol, Polaire... Et encore ceux-là sont-ils des artistes — mais, déjà, les affiches sont

pleines d'aguichantes promesses. — Quoi! Rien de changé? Après la secousse violente, qui vient de transformer notre pays et de lui rendre ses vertus anciennes : le courage, la patience, le dévouement, et toute cette fierté, qui naît de la conscience du devoir vaillamment accompli, la hideuse défroque des beuglants, l'insanité malsaine, qui nous faisaient si mal juger par l'univers, vont reparaître et subsister.

Il semble que cela soit impossible, et qu'à un état d'esprit nouveau il faille un art renouvelé. C'est sans pitié, qu'il faut proscrire la pornographie. Les femmes dévêtues, sur la scène, les pièces graveleuses, les chansons obscènes, tout ce qui fut notre seule préparation à la guerre, doit être défendu. Il ne s'agit pas de se montrer bégueule. Il suffira de n'être pas salement bas et trivial. Il y a beaucoup à faire, dans cet ordre d'idées.

Après la guerre de 1870, il y eut, au théâtre, une floraison dramatique remarquable. Augier, Dumas, Sardou, Feuillet, donnèrent au Théâtre-Français, au Gymnase et au Vaudeville des œuvres maîtresses. Gondinet, Meilhac et Halévy écrivirent leurs plus fines comédies. Dans le roman, l'Ecole naturaliste commença à être très discutée. Une réaction se produisit, assez

semblable au mouvement littéraire suscité contre le romantisme triomphant, et connu sous le nom d'École du Bon Sens. Zola venait de donner *Pot-Bouille*, quand *l'Abbé Constantin* et le *Maître de Forges* parurent. Ces deux romans ont été les ouvrages-drapeaux d'une réaction contre le naturalisme.

Il ne semble pas que, après la guerre, nos écrivains puissent se contenter d'offrir, au public, les petites histoires, vides à la fois d'intérêt et de moralité, où les plus affreuses tendances Nitzchéennes se faisaient jour. Sans prétendre au rôle d'éducateur, il paraît nécessaire que le roman élève ses tendances, assure ses développements, et ne se borne plus à retracer les vaines secousses psychologiques de cerveaux étroits et de cœurs émoussés. La France est en voie de relèvement. Il faut que la littérature contribue à l'œuvre commune. Elle possède une magnifique puissance d'expansion. Qu'elle l'emploie à l'assainissement intellectuel. Le service qu'elle rendra au pays sera immense.

*
* *

De même que les traités sont, pour les Allemands, des chiffons de papier, les usages internationaux des enfantillages, dont on se joue, et les règles du droit des barrières faites seulement pour les peuples faibles, la pure et simple honnêteté est un article qui n'est pas de vente *in Germany*. La guerre crée un état de brigandage qui permet de tout piller, voler et déménager, en pays ennemi. Cela s'appelle faire la guerre « économique ». Cette explication nous est fournie par le journal les *Nouvelles de Munich*, qui sous la signature de M. Ganghofer publie ceci :

Tout le travail s'accomplit en vertu d'un principe : « Faire venir le moins possible d'Allemagne pour les besoins de l'armée; tirer le plus possible du pays ennemi conquis ; et tout ce qui peut être utilisé au pays, le faire passer en Allemagne. »

Pendant trois mois, il a été pourvu aux besoins de l'armée dans la proportion des quatre cinquièmes par le pays occupé. Maintenant même, bien que les sources du pays occupé commencent à rendre avec moins d'abondance, notre armée de l'Ouest en tire encore les trois cinquièmes du nécessaire. Par là, d'après un calcul établi sur la moyenne, il est économisé à l'Allemagne de 3 millions 1/2 à 4 millions de marks par jour.

Ce bénéfice de la victoire s'accroît encore des profits

de la guerre économique menée, conformément au droit des gens, contre le territoire conquis, c'est-à-dire par l'utilisation des ressources immenses transportées de la Belgique et du Nord de la France en Allemagne, telles que : prise de guerre, approvisionnements de forteresses, céréales, lainages, métaux, bois. Ce que l'Allemagne économise ou gagne par cette guerre économique dirigée avec intelligence commerciale peut s'évaluer journellement à 6 ou 7 millions de marks, et le total des profits rassemblés par l'Allemagne derrière le front occidental des opérations depuis le commencement de la guerre, peut se chiffrer à environ deux milliards.

J'aurai ultérieurement beaucoup à raconter sur les ramifications de cette guerre économique. On verra par là que la formule d'antan de « l'Allemand dépourvu de sens pratique » est devenue une vieillerie bonne à mettre au cabinet des vieux débris. Cet heureux changement accompli à notre avantage m'a été caractérisé à Saint-Quentin par un officier de haut grade qui me disait moitié plaisamment, moitié avec réflexion : « Etonnant, ce qu'un homme peut apprendre. En réalité, je suis officier de la garde du corps de Potsdam. Maintenant je fais le commerce du bois et de la laine. Et même avec succès. »

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la coquinerie extraordinaire des Teutons ou de leur extrême naïveté. Ils nous fournissent bénévolement les totaux de leurs chapardages.

Nous n'aurons plus qu'à en porter la somme, en compte, et à les forcer à rembourser. Car

ils rembourseront, qu'ils n'en doutent pas. Ce qui fait qu'ils ont vraiment bien tort de continuer à voler.

*
* *

Nos marins sont partis, comme Jason et ses compagnons, sur le vaisseau Argo, pour conquérir la Toison d'or. La Toison d'or était à l'embouchure du Phase, sur la rive caucasienne. Les paysans déposent encore, aujourd'hui, des peaux de moutons, dans les cours d'eau qui descendent des montagnes, pour recueillir les pépites d'or, qui sont entraînées par le courant. Mais la Toison d'or, que nos vaisseaux vont chercher, n'est pas à Odessa, ni à Poli, ni à Batoum, elle est à Constantinople, et ce sont les richesses de l'Asie, convoitées depuis des siècles par les puissances Européennes. Nous assistons au dernier acte de la lutte engagée, entre l'Orient et l'Occident, depuis cinq siècles. Et il sera court.

Les croisades, repoussées, les puissants marchands de Venise, vaincus, les Russes, tenus en échec, le Croissant, jusqu'à ce jour, était resté triomphant même après ses défaites.

Mais, cette fois, il jette dans la pourpre du soir, ses derniers reflets, sur le haut de la Sainte Sagesse. Le temple byzantin, devenu mosquée, et dans lequel Mahomet II était entré à cheval, dressant son étendard à queue d'étalon, devant le Christ de l'autel, va redevenir chrétien. Et ce sont les canons de la flotte anglo-française qui, procèdant au nouveau baptême, annonceront au monde ce grandiose événement. La prise de Constantinople ne sera pas, qu'on veuille bien y penser, un simple fait de guerre, comme la prise de Sébastopol, le bombardement d'Alexandrie, ou la conquête de Liao-Yang.

L'occupation de Constantinople, donnera le signal de l'écroulement d'un monde. Les répercussions du refoulement des Turcs, en Asie, sont incalculables, parce qu'elles se feront sentir pendant bien longtemps. C'est l'équilibre de l'Europe qui se rompt. Voilà pourquoi, pendant tant d'années, la France et l'Angleterre se sont opposées à ce que la question des Détroits fut résolue. Aujourd'hui, il n'y a plus à hésiter. La Turquie a tout fait pour assurer sa perte. Même, en renversant les meneurs du Comité Union et Progrès, qui ont livré l'Empire, à l'influence allemande, et en demandant

l'aman aux alliés, la puissance ottomane ne pourrait plus être maintenue. L'heure a sonné des justes réparations.

Mais quel spectacle, pour nos marins, qui, à bord de leurs puissants navires, longent les bords riants de ce pays merveilleux. Toute l'antiquité se dresse devant eux. Ils sont aux rivages où fut Troie. C'est sous l'éperon de leurs cuirassés que déferlent les flots bleus que Xerxès fit battre de verges et charger de chaînes d'or, pour les punir de lui avoir résisté. Tous ces palais, dont les coupoles dorées se dressent à l'horizon, racontent les splendeurs de Byzance, la gloire des Empereurs et l'invasion formidable des Barbares. Que de souvenirs ! Et qu'en va-t-il rester ?

Déjà, il y a une quinzaine d'années, un diplomate ottoman, charmant arménien, qui vécut parmi nous presque toute sa vie, et était devenu un véritable Parisien, me disait : Si vous voulez voir Constantinople, dépêchez-vous. La ville fond, chaque jour, comme un morceau de sucre, dans un verre d'eau.

Il ne s'agit plus aujourd'hui d'une destruction lente. Stamboul, sous le canon de la flotte, risque sa ruine immédiate. Dans les formidables conjonctures où la folie furieuse du Kaiser, la

frénésie guerrière de toute l'Allemagne, la surdité intellectuelle de toute une race, nous ont placés, nos alliés et nous, il n'est pas permis d'hésiter. Quelque soit notre regret de détruire un joyau historique précieux, nous ne pouvons pas retarder d'une heure l'écrasement de la ville, si elle n'est pas rendue, à notre première sommation. Les Allemands, pour expliquer leurs massacres, leurs viols, leurs incendies, ont allégué que rendre la guerre atroce, c'était ménager l'humanité, en abrégeant la durée des hostilités. Soit donc.

Le Haut Seigneur de la Guerre aurait brûlé Paris, comme on fume une cigarette. Ne nous arrêtons pas devant Constantinople. Et que ce soit un avertissement pour Vienne et pour Berlin. Mais que, tout de même, on tâche d'épargner Sainte Sophie !

En attendant le blocus de l'Angleterre cause des surprises à la flotte des sous-marins allemands. En huit jours, quatre ont été détruits. Le fameux U. 8. qui coulait si bien les charbonniers, dans la Manche, vient d'être pris avec son équipage. Et jusqu'à un bon gros père de paquebot, le *Thorozis*, qui s'est rebiffé et, à une torpille, qui l'avait manqué, a riposté par un coup d'étrave, qui a démoli le périscope, le kiosque, et

coulé, sans doute, le sous-marin, qui voulait lui jouer des tours. La mode va en prendre. D'autant que les primes accordées aux bateaux qui coulent des sous-marins, sont fortes. Et les cargo-boats feront, sur mer, leur police eux-mêmes.

Ils courront sus aux périscopes, assurés de risquer moins en chargeant les sous-marins, qu'en les fuyant à toute vapeur. Le bluff allemand, une fois de plus, aura fait fiasco. Les Zeppelins ont été lamentables. Les Tauben ont été nuls. Les sous-marins se font couler par des caboteurs. Et, pendant ce temps-là, l'Allemagne en est à deux cents grammes de pain K. K. par tête d'habitant, et le Kaiser dément continue de haranguer ses troupes, en parlant de « son ami Luther », et en annonçant la victoire. Quand au vieil acéphale de la Hofburg il ordonne de faire de la culture potagère, dans le Prater ce qui, sans doute, est une manière symbolique d'exprimer que l'Autriche est, comme dit Gavroche : dans les choux.

***

Coup de théâtre! La Grèce, que toutes les correspondances nous montraient décidée à in-

tervenir, en se rangeant aux côtés de la Triple Entente, conserve la neutralité. Ainsi en a décidé le Roi Constantin. M. Venizelos, a immédiatement donné sa démission. Et voici la Grèce privée de son meilleur homme d'État.La rénovation hellénique, si complète et si brillante, avait eu pour auteur principal M. Venizelos. C'est à son habile politique que les succès de la guerre des Balkans, l'augmentation territoriale de l'Hellade, et la victoire remportée sur les Bulgares, étaient dûs. Le Roi vient de l'en récompenser, en le désavouant à la face du monde. Soit que Constantin ait pris des engagements vis-à-vis du Kaiser, soit qu'il redoute une attaque Bulgare, la Grèce restera inactive, pendant que nous trancherons, à Constantinople, la question d'Orient. Le discours de Postdam où le Roi Constantin avait déclaré que les succès qu'il avait remportés à la tête de son armée étaient dûs aux excellents enseignements de l'Ecole de guerre de Berlin avait commencé à nous éclairer sur les tendances teutonnes du Roi. Nous ne sommes donc pas surpris. Mais ce n'est pas sans regrets que nous chercherons à nos côtés, les Grecs, au moment où nous entrerons dans Constantinople. Nous retournons aux rivages de Troie, sans eux, qui auraient

dû nous éclairer la route. Ils ne nous manqueront pas pour la bataille, nos forces et celles des anglais y suffiront. Mais ils nous feront faute dans la victoire. Nous aurions aimé les charger de présents. Et c'est avec tristesse que nous constatons qu'ils ne nous en fourniront pas l'occasion. Il y a de ces peuples que l'on se plaît à traiter en enfants gâtés, parce qu'ils sont restés longtemps souffrants et débiles et qu'on les a soignés avec affection. On a été alors heureux de les voir redevenir vaillants et forts. Et quand, par hasard, ils ont une rechûte, cela fait de la peine.

Il est inutile de relater le bruit qu'a fait dans le monde politique la brusque décision du roi Constantin. Elle est généralement considérée comme une manœuvre pour obliger le peuple grec à forcer la main à son souverain. La douleur de M. Venizelos en présence de la détermination, qui met à néant tout l'édifice construit par lui, depuis trois ans, et qui devait être couronné par les avantages magnifiques que promettait l'intervention, au moment du règlement des comptes, ne permet pas le doute. Le Roi est bien décidé à ne pas marcher. Il est probable que c'est par crainte de la Bulgarie. On dit : Voyez que la Bulgarie n'a pas menacé la Serbie, son adversaire d'hier, pendant qu'elle est si

dûrement engagée contre l'Autriche. Pourquoi chercherait-elle noise à la Grèce? Ah! c'est que la Grèce a Salonique et Cavalla. Et que la Bulgarie, qui pleure la Macédoine, regrette amèrement Salonique, et ferait tout pour la posséder. Or elle ne peut espérer la recevoir de la Grèce. Il faudrait donc qu'elle la lui prît. C'est pour cela qu'elle se réserve, depuis le commencement de la crise, et que, embusquée derrière sa frontière, elle guette le moment de bondir sur son ennemie.

Je ne serais pas surpris que la Bulgarie ait secrètement demandé aux alliés de lui garantir la Macédoine et Salonique, pour prix de son intervention. Mais les alliés rougiraient de faire tort à ce magnifique peuple Serbe, qui lutte héroïquement, avec eux, depuis sept mois, pour la liberté et le droit. Les alliés ne sont pas de ceux qui trahissent leurs compagnons de guerre, quelque soit l'avantage que pourrait leur procurer la trahison. Les Bulgares, s'ils veulent marcher contre le Turc, auront Andrinople et la Thrace. C'est un domaine magnifique. Ils se retrouveront, dans la situation où ils furent après Lule-Bourgas, quand Constantinople tremblait au bruit de leurs canons tonnant devant Tchataldja. Mais

qu'ils prennent garde que ce soient les alliés qui prennent cette riche proie. Ce sera un beau gage, dans leurs mains. Et rien ne prouve qu'ils ne le garderont pas, pour en faire une province internationale, autour de Constantinople.

Alors Roumains, Bulgares et Grecs pourraient renoncer à leurs ambitions, du côté de la Méditerranée. Elles seraient barrées, pour jamais. Si le mot jamais a un sens définitif, en matière politique. Quant aux îles de Imbros et Tenedos, sentinelles des détroits, l'Angleterre garderait l'une, et nous l'autre, comme des clefs, qu'on met dans sa poche.

***

Polybe, qui est, comme on sait l'excellent et probe écrivain Joseph Reinach, écrit, ce matin dans le *Figaro*, que c'est à la marche des Russes, en septembre, vers la Prusse Orientale, que le gain de la bataille de la Marne est dû, parce que le commandement allemand avait été obligé d'envoyer du renfort vers le front oriental. Je ne crois pas que cela soit exact. A l'époque de la bataille de Charleroi, les Alle-

mands avaient cinquante corps d'armée, en Belgique.

Ils laissèrent cinq cent mille hommes dans les Flandres, pour organiser leur conquête, et se jetèrent sur la France, avec quarante corps d'armée. Nous en avions tout juste la moitié à leur opposer. Si donc les Allemands ont été battus, sur la Marne, c'est parce qu'ils ont commis la faute de s'aventurer entre Paris et Verdun, ce qui a permis d'arrêter net le mouvement enveloppant de von Kluck. Les troupes n'ont pas manqué aux Allemands. C'est la manœuvre qui les a perdus. Lorsque l'arrêt subit de von Hausen, découvert sur sa gauche par l'arrêt de Bulow, a permis au général Foch de se jeter sur le centre allemand, ouvert devant lui, et de battre successivement les deux armées entre lesquelles, il avait pénétré comme un coin, la bataille de la Marne était virtuellement gagnée. Les Allemands se sont battus, deux contre un, à la Marne. Ils ont eu, comme toujours, l'avantage du nombre, mais ils ont mal manœuvré. Voilà pourquoi ils ont été battus, et non pour une autre cause. Aucun corps d'armée ne leur a fait défaut. C'est le talent stratégique qui leur a manqué. Et, comme il est juste, cela leur a coûté la victoire.

*
* *

Le rapport que MM. Payelle, Mollard, Maringer et Paillot viennent de déposer et qui retrace les horreurs commises par les Allemands dans le Nord de la France, est véritablement déconcertant à cause des révélations qu'il apporte sur la scélératesse, la haine, la férocité, exercées méthodiquement et rationnellement par nos ennemis. On savait que les hostilités avaient été préparées depuis longtemps par l'Allemagne. Ses journaux nous avaient dit avec une épaisse raillerie : « Nous casserons les os de tous les Français. » Comme, en réalité, le but de la guerre est de casser les os à son adversaire, nous avions trouvé un peu excessif qu'on ajoutât l'invective préliminaire, à l'acte combatif, cela nous paraissait grossier, brutal et vulgaire. Mais nos ennemis n'étaient pas tenus de mettre des gants pour combattre, Ils avaient le droit d'être des butors et des goujats. Ils ne s'en firent pas faute.

On sait leurs excès partout où ils ont passé ! Massacres de la population, viol des femmes, pillage des maisons, incendies et destructions systématiques. Tout cela était cruel, vil et

odieux, mais en somme, on pouvait dire que c'était la guerre, faite par des Barbares, mais après tout la guerre.

Ce que nous révèle le rapport des enquêteurs est tout autre chose. Il s'agit de l'enlèvement, dans dix départements français, de la population civile, traînée sur les routes, à coups de crosses, sans nourriture, et conduite en Allemagne, en captivité sans autre raison que de dépeupler la France, de faire mourir de privations les malheureux captifs, et de détruire notre race.

Nous n'avions pas compris. Quand les intellectuels allemands disaient : « Nous briserons les os des Français. » Nous croyions à une image excessive. Pour nous cela voulait dire : Nous vaincrons les Français. Pour eux, cela signifiait : nous les anéantirons, et, sur leur territoire dévasté, dépeuplé, nous installerons des Allemands, qui jouiront de tous les biens que nous aurons arrachés aux légitimes possesseurs. Mais, avant tout, nous les anéantirons.

Cela, c'était le plan. La France devait cesser d'être. De sa longue patte velue, griffue et sale, l'Allemagne la rayait de la carte d'Europe. Il fallait, pour cela, la vaincre sur les champs de bataille, brûler ses villes et ses monuments,

anéantir ses beautés artistiques, détruire ses souvenirs historiques, effacer par la destruction systématique tout ce qui constituait la primauté de la France dans le monde. De là les bombardements féroces et sans motifs autres que la rage de la destruction, et que nous ne nous expliquions pas.

Reims anéanti, Arras détruit, toutes les usines du Nord rasées, après que les machines et les matériaux avaient été emportés soigneusement outre-Rhin. Et la population parquée en Allemagne, dans les camps de concentration, après des caravanes de misères, de tortures, de massacres, sur les routes. Vieillards forcés de marcher jusqu'à mourir, femmes séparées de leurs maris et de leurs enfants. Et tout ce lamentable troupeau de gens emmenés hors de leur pays, sans droit, sans prétexte même, comme du bétail noir, ramassé dans les tatas de l'Oubanghi, par les sultans qui font le commerce des esclaves.

Tous ces actes monstrueux étaient accomplis par des gens qui se rengorgent en parlant de leur civilisation, de leur culture, et qui se donnent comme le peuple prédestiné à qui le monde doit appartenir. Une bande de brigands, de tortionnaires, d'ivrognes et d'assassins con-

duits par des chefs à lunettes d'or, raisonnant froidement leurs crimes et les accomplissant suivant les règles de la méthode scientifique. Il faut lire ce rapport. Il est foudroyant de clarté. Nous avons soudainement compris. Il nous a été révélé que nous étions de véritables enfants, avec nos idées de politesse, de justice et de chevalerie. Les autres sont des forbans, et quand nous nous conduisons avec élégance, ils s'esclaffent, en se tapant sur les cuisses, et en criant : Sont-ils bêtes !

C'est vrai ! nous le sommes, nous l'avons été, et c'est un crève-cœur pour nous de nous voir obligés de cesser de l'être ! Ah ! sombres brigands, crapuleux bandits, comme nous allons vous faire payer cher notre navrante déconvenue ! Je le dis, en toute conscience, et c'est le cri de mon honnêteté qui se révolte, devant tant d'infamie, jamais nous n'aurions pu soupçonner, chez des êtres à face humaine, des desseins aussi monstrueux. Et cependant, il n'est plus possible d'en douter. Nous avons même, avec le *Rapport*, l'explication des plans de nos ennemis, et tout l'exposé de leur tactique intellectuelle, conjuguée avec leur tactique militaire. Il ont voulu anéantir, partout où ils ont passé, la force morale, afin de détruire plus facile-

ment la résistance physique. Qui arrêtent-ils de préférence ? Les maires, les notaires, les curés, les instituteurs. Et ils s'efforcent de les déprimer par des traitements infâmes et orduriers. Voici ce que disent les enquêteurs, avec une infinie tristesse. Il s'agit des prisonniers civils, rendus à la liberté après six mois de captivité :

« Nous avons été profondément émus, en
« remarquant sur la physionomie d'un grand
« nombre de personnes, et jusque dans leurs
« attitudes, l'empreinte morale laissée par un
« régime odieux, inf exiblement destiné à abo-
« lir chez ceux qui le subissent le sentiment de
« la dignité et de la fierté humaines. »

C'est l'abaissement systématique des caractères. Ils ont pris des êtres sains, vigoureux, fiers et résistants. Ils rendent des loques humaines.

Écoutez encore les enquêteurs :

« Il nous est impossible de taire la tristesse
« et l'indignation que nous avons ressenties en
« voyant l'état affligeant dans lequel les Alle-
« mands nous ont rendu les otages : tare
« physique déjà peut-être irréparable... La
« pensée nous venait, malgré nous, que *la*
« *scientifique Allemagne, qui se targue si volon-*

« *tiers d'avoir toujours marché à la tête des*
« *nations dans la lutte contre la tuberculose,*
« *semble avoir appliqué son esprit de méthode à*
« *préparer dans notre pays la propagation du*
« *fléau redoutable qu'elle a si ardemment com-*
« *battu chez elle.* »

Vous avez compris? Ces monstres ont essayé de tuer, par la maladie, ces civils, qu'ils n'avaient pas pu massacrer sur les champs de bataille. Ils les ont arrachés de chez eux, de leurs douces campagnes, de leurs villes paisibles, et, après des tortures sans nom, ils les rendent malades et capables de contaminer leurs concitoyens. Et tout cela, avec préméditation, systématiquement. Voilà ce que les Allemands sont venus faire chez nous. Il ne s'agit plus d'une hégémonie, d'une prédominance nationale. Il faut opérer la destruction d'une race, au profit d'une autre race. La France doit périr pour faire place à l'Allemagne. C'est ce que professaient tous les Ostwald et tous les Lasson. Et nous, qui ne comprenions pas, nous disions : Quelle étrange mentalité ! Que d'exagération! Ils sont fous d'orgueil ! Nous nous trompions. Ils étaient parfaitement lucides. Ils savaient ce qu'ils voulaient. Et c'était le triomphe de la culture germanique sur les

ruines de la civilisation latine, détruite en la personne de la France.

Eh bien! Nous avons été éclairés à temps! Et de même que nous avons improvisé la défense militaire, nous allons improviser la défense intellectuelle. Messieurs les Allemands, il va s'agir de régler nos comptes, après la victoire. Dans quelques mois, quand nous vous tiendrons à la gorge, le grand procès de lèse-civilisation que l'Europe entière va engager contre vous, se jugera dans un Congrès, et nous plaiderons notre cause. Nos témoins, ce seront nos otages, dont les interrogatoires sont mentionnés dans le Rapport des enquêteurs. Nos pièces à conviction, ce seront les ruines de nos monuments, de nos villes, de nos hameaux, de nos usines. Les accusés, ce seront vos chefs, responsables depuis le plus haut, jusqu'au plus humble, de vos crimes collectifs ou individuels. Hier, au Parlement Anglais, lord Robert s'est levé et a prononcé les paroles suivantes :

« Si quelqu'un des prisonniers civils ou mili-
« taires anglais est victime de mauvais traite-
« ments susceptibles de mettre sa santé ou sa
« vie en danger à la fin de la guerre, il est bien
« entendu que le fonctionnaire tenu pour res-
« ponsable de cet état de choses en répondra

« de sa personne et, s'il le faut, de sa vie (*Ap-*
« *plaudissements*), et cela quel que soit le fonc-
« tionnaire, dût-on remonter au kaiser lui-même.
« (*Nouveaux applaudissements*). Il ne s'agit point
« là d'atrocités commises dans le feu de l'action,
« sur le champ de bataille, mais de cruautés
« perpétrées de sang-froid et qui, comme telles,
« doivent être punies. »

L'idée est donc admise, que les contempteurs de toute morale, les violateurs de tout droit, les Barbares qui font de la violence, une doctrine et du crime un système, doivent être punis. C'est une nouveauté, qui changera toutes les lois de la guerre, comme les infamies commises par les allemands les ont toutes violées. C'est la réponse de la Civilisation à la Barbarie. Mais cela ne suffira pas pour nous.

Nous venons d'échapper à un tel danger, qu'il est effrayant de se retourner pour mesurer la profondeur du gouffre où nous avons failli être précipités. Si les Allemands avaient triomphé, il ne serait pas resté pierre sur pierre de la France. Ils auraient certainement brûlé Paris. Et l'indemnité de guerre qu'ils nous auraient imposée nous aurait mis à leur merci pour cinquante ans. Il faut leur rendre la pareille. Nous savons par leurs insolentes

déclarations ce qu'ils voulaient exiger de nous. Tel doit être le programme de nos revendications.

Ils paieront la carte qu'ils ont préparée eux-mêmes. Mais, de même qu'ils voulaient des défenses territoriales pour assurer leur sécurité, il nous faut des marches pour notre frontière. La rive gauche du Rhin doit nous appartenir, et toutes les têtes de pont, sur le fleuve, Mayence, Coblence, etc., seront entre nos mains. La clef de notre pays ne peut plus être que dans notre poche. Il ne saurait être question, après les constatations que nous venons de faire, des billevesées qui s'appellent droit des nationalités, indépendance des peuples, autonomie des provinces. Revenons au droit de la guerre, tel qu'il est établi par les Allemands. C'est la loi du plus fort qui s'impose. L'Allemagne vaincue doit être mise hors d'état de nuire. Elle a voulu casser les os des Français. Elle a manqué son coup. Il est juste que les Français cassent les os des Allemands. M. Hefflerich, ministre des Finances, l'a dit au Reischstag, le 12 mars : l'Allemagne est plus riche que la France. Merci de cette bonne parole, qui nous donne de l'espoir pour notre créance.

Mais quels monstres que ces Allemands ! Et comment, en plein xxe siècle. est-il possible que des êtres à face humaine puissent exister, qui arrivent, tout bourrés de science et de littérature qu'ils soient, à une pareille perversion mentale raisonnée et raisonnante. Cela confond l'esprit, et vraiment on croit rêver. Mais non. Tout est positif, véritable et c'est ainsi que tout un peuple est arrivé à concevoir la guerre, comme une immense entreprise commerciale, mais qui ne sera pas, comme on dit en Angleterre : à responsabilité limitée.

*
* *

Le général Maunoury, qui commande la 6e armée de Paris, et qui a pris une si brillante part à la victoire de la Marne, a reçu une balle dans la tête, en visitant les tranchées. Il était à trente mètres des lignes allemandes lorsqu'il eut l'imprudence de regarder, par un créneau, ce qui se passait dans la plaine. Immédiatement un fusil braqué d'avance sur ce créneau envoya une balle qui enleva l'œil gauche du général et lui brisa la pommette.

Je viens de dire l'imprudence. De tout autre

j'aurais dit l'héroïsme. Mais la bravoure est une vertu coutumière chez nos chefs. On ne la remarque même plus. Tout le monde sait, dans les tranchées que l'ennemi a repéré nos meurtrières, et que dès qu'un visage s'y applique, et fait tache sur le fond noir de l'ouverture, le coup part. Cela n'a pas empêché le général Maunoury de regarder. Il a eu le plus grand tort. Il faisait là une besogne de sous-lieutenant. Mais allez donc obtenir de ces grands soldats qu'ils se tiennent à l'arrière, pour diriger leurs bataillons. Ils ont la nostalgie du danger. Il leur faut le feu. Les Allemands ne sont pas si bouillants. Leurs états-majors sont bien à l'abri, et ils ont retenu, de leur grand éducateur de Moltke, l'habitude de diriger leurs troupes, loin du tumulte des combats, assis devant leurs cartes. Tout fait espérer que le général Maunoury guérira de sa terrible blessure. Mais voilà un chef immobilisé, pour jusqu'à la fin de la campagne. Et c'est une grande perte pour l'armée.

Hélas ! Les pertes sont de jour en jour plus lourdes, et nous apprenons de tous côtés, les malheurs qui frappent nos amis les plus chers. Le fils du professeur Pinard vient d'être tué, à vingt-six ans, du côté de Beausé-

jour, car on ne sait même pas exactement où le brave enfant est tombé, ni où il dort son dernier sommeil. Ce qu'on sait, par ses camarades qui l'ont dit, c'est qu'il entraînait sa section, vaillamment, quand il a été frappé. Le grand puériculteur qui a sauvé tant d'enfants, se voit durement enlever son fils. Et je pense aux injustices de la Destinée, qui épargne si souvent les mauvais, pour accabler stupidement les meilleurs. Un autre de mes amis, le professeur Albert Robin, a bien failli être traité de même sorte. Son fils, capitaine d'infanterie coloniale, a été traversé par une balle, dans un des furieux combats qui ensanglantent l'Argonne. Mais le capitaine Robin s'en tirera. Son père, qui fit la guerre de 1870, et qui fut même décoré pour sa belle conduite, avait été fait prisonnier deux fois et s'était évadé deux fois. Il n'avait pas le goût de la captivité. Il avait été officier d'ordonnance du général de Gallifet; en même temps, je crois, que Joseph Reinach. Gallifet, qui était un homme d'action, aimait à s'entourer d'érudits et de lettrés. Albert Robin est un des cerveaux les mieux meublés que je connaisse. Et tout le monde sait quel homme de valeur est Joseph Reinach. Albert Robin ne remplit plus,

aujourd'hui, que des missions médicales aux armées, mais je crois bien que Joseph Reinach a repris l'uniforme. Lui aussi, il a été cruellement éprouvé dans ses affections par cette affreuse guerre, qui aura mis un large crêpe au victorieux drapeau de la France.

Quand nous ferons le compte de nos pertes nous serons épouvantés par le dommage qu'aura subi l'humanité. Après le premier Empire, lorsque celui que les émigrés nommaient l'ogre de Corse, terreur des mères, eut été ligotté, par tous les peuples d'Europe réunis, on s'aperçut qu'il n'y avait plus de jeunes gens en France. Ils étaient tous morts. L'œuvre de vingt années de guerres aura été, cette fois, accomplie en quelques mois. Des millions de morts dormiront dans la terre, mettant le monde entier en deuil. Et tout cela, parce qu'un souverain dément, — je veux lui accorder le bénéfice de la démence — a, pour la satisfaction de son orgueil, donné, un matin, le signal du massacre. Quel fardeau à porter pour lui que la responsabilité d'un tel ordre. Aussi avec quel entêtement, depuis que le triomphe escompté, a tourné en défaite, s'efforce-t-il de s'en décharger.

« Nous avons été attaqués! Je voulais la

paix! » Voilà ce qu'il ne cesse plus de répéter, de faire répéter par ses journaux, ses ministres, ses peuples, mais en vain. Tout le sang versé reste à son compte : les atrocités voulues, les cruautés calculées, les massacres prémédités, tout l'appareil de barbarie préhistorique qui ravale son armée et lui-même au niveau des brutes grossières, qui vivaient en commun, avec les aurochs, dans les marécages Borusses. C'est pour mettre à la raison ces monstres, encore encrassés de la brutalité ancestrale, que nous avons dû sacrifier la fleur de notre jeunesse brillante et policée. Au moins poussons la besogne jusqu'à son terme extrême. Ecrasons notre ennemi, pour n'avoir plus, de longtemps, à redouter ses atteintes. Et souvenous-nous, pour être impitoyables, que s'il n'en est pas de plus arrogant et de plus dur dans le succès, il n'en est pas de plus hypocrite et de plus plat dans la défaite. Entendez-le qui continue à pleurnicher : J'ai été attaqué! J'étais pacifique ! Et rappelez-vous de quel ton, au début, en pillant, brûlant et violant, il disait : C'est la loi de la guerre ! C'est à lui de la subir, maintenant. Et qu'on lui fasse la bonne mesure !

Du reste, si notre rigueur venait à faiblir, il se chargerait, comme à plaisir, de la ranimer.

Les Zeppelins, par une magnifique nuit de printemps, étincelante d'étoiles, sont venus sur Paris lancer des bombes et essayer d'assassiner quelques habitants endormis. On ne dira pas que des nécessités stratégiques ont poussé les dirigeables ennemis, à cinquante lieues des lignes allemandes, vers notre capitale. Et l'intention méchante et lâche de nuire sans raison est bien établie. Sans raison, oui. Car les Allemands ne pouvaient se proposer que de terrifier la population, et après l'échec ridicule des Tauben, ils ne devaient pas douter de l'insuccès qui les attendait. Ils n'auront obtenu qu'un seul effet, bien différent de celui qu'ils escomptaient. Les Parisiens ont dit d'eux : Quels idiots ! Et le monde entier dira : Quelles brutes!

Et ce qui est admirable, chez eux, c'est l'inconscience, poussée à un point tel que les infamies qu'ils commettent chez leurs ennemis sont de nulle importance, tandis que les sévices qu'ils ont à supporter eux-mêmes deviennent des catastrophes effroyables. Les Russes sont entrés à Memel, petit port de mer de la Prusse orientale, et comme les habitants avaient tiré sur eux, ils ont procédé à quelques énergiques répressions. Ils ont frappé des contributions,

fusillé des civils, et un peu bombardé la ville, toutes choses qui sont d'ordre courant pour l'armée Allemande. La Belgique et nos provinces envahies en savent quelque chose. Et voilà les Allemands qui poussent des cris terribles, dénoncent les Russes, parlent de représailles et s'insurgent contre des pratiques militaires qui sont les seules où ils excellent.

Ce que les Russes font, en Prusse orientale, est d'une haute moralité. Ils ne pilleront, ne briseront, ne brûleront jamais trop pour apprendre à ces brigands ce que sont les horreurs de la guerre. La Pologne est ravagée, c'est le tour de la Prusse. Ces bandits osent parler de représailles, lorsque toutes les atrocités ont été commises par eux, et qu'il n'y a plus un acte de barbarie qu'ils n'aient exécuté avec des raffinements savamment combinés.

Du reste, les évènements se précipitent, sur les trois fronts de guerre. Przémyszl est tombée aux mains des Russes, avec cent-vingt mille hommes et un matériel immense. Voilà la Galicie dégagée, l'armée russe renforcée de cent cinquante mille combattants, et libre de se porter devant Cracovie. A l'aile gauche des Allemands, Memel est prise par les Russes, et au

point de vue moral, l'envahissement de la Prusse et la marche prochaine sur Kœnigsberg, sont très importants. Hindenburg ne bouge plus. Certains prétendent même qu'il a quitté l'armée de Pologne pour venir en France, donner la mesure de ses capacités stratégiques. Nulle résolution ne pourrait être mieux accueillie par nous. Hindenburg ne serait pas homme à se contenter d'une guerre de tranchées et de chicanes. Il voudrait entreprendre une manœuvre à grande envergure. C'est ce que nous pourrions désirer de mieux. Une belle attaque combinée par lui, qui nous offrirait l'occasion d'une de ces vigoureuses contre-offensives, auxquelles nos généraux excellent, et qui nous ont toujours valu la victoire. Qu'il vienne, ce héros, pour jouer du chemin de fer sur nos réseaux du Nord et de l'Est. Il trouvera des chefs qui en jouent aussi bien que lui. Sur quelque point de nos lignes qu'il se présente, nous sommes prêts à le recevoir.

En attendant, l'attaque de Constantinople se poursuit, malgré les pertes cruelles que la flotte alliée a subies. Le *Bouvet*, coulé avec le commandant Rageot de la Touche et tout son équipage. Quelle douleur pour nous! Mais quelle page sublime pour notre histoire navale!

Au moment de sombrer, tout l'état-major se groupa sur la passerelle autour du commandant. Et tous les officiers et marins poussèrent le cri de : Vive la France ! en disparaissant dans les flots. Rageot de la Touche, digne successeur de nos grands marins héroiques a fait, avec son *Bouvet*, une fin aussi belle que celle du *Vengeur*. On voudrait que ce brave ait survécu à la catastrophe, pour que nous puissions l'honorer, comme il le mérite. Mais il sera vengé. Constantinople sous la menace de nos canons capitulera, et la racaille allemande, mêlée à la tourbe fanatique des révolutionnaires turcs, sera mise à la raison. Ce n'est qu'une question de jours. Et le résultat prévu, inévitable, aura des conséquences qu'il est impossible de calculer d'avance.

Ce qui est certain c'est que l'armée, confiée au général d'Amade, va constituer un front d'attaque dirigé contre la Hongrie. Et l'intervention de cette armée, rejointe promptement par le corps russe de la mer Noire, décidera forcément de l'attitude des peuples Balkaniques. Il va falloir se décider. La Roumanie, dégagée par la chute de Przémzsyl, et l'avance russe en Bukovine, est à la veille d'intervenir. L'inconnue du problème c'est la décision Bulgare. Ferdi-

nand est engagé dans une bien mauvaise voie. Va-t-il, au dernier moment, se reprendre? Il a fait des promesses à l'Autriche, il a l'argent de l'Allemagne dans sa poche. Il ne lui reste plus qu'à sauter sur Andrinople. Ce qu'il fera là, ne sera pas très chevaleresque. Mais comme dit cet excellent M. Ezberger : Pas de sentimentalité! Il n'y a plus guère que l'Angleterre, la France et la Belgique au monde, qui combattent uniquement pour l'honneur.

***

La charmante Andrée M... est venue déposer, comme témoin, devant le conseil de guerre qui juge Desclaux et Mme Béchoff.

On raconte que questionnée par le colonel Thibault, sur son âge. (Ces militaires ne reculent devant rien), la bonne comédienne a spirituellement répondu : « Autour de quarante ans. » Dans une circonstance semblable Mme Arnould-Plessy, la remarquable créatrice de l'*Aventurière*, avait eu une réponse que nous ne saurions trop recommander aux femmes qui ont atteint l'avant dernière jeunesse. Elle susurra au Président : ... ante neuf ans... — Vous

dites? — Je dis : ... ante neuf ans!... Et elle eut un si fin sourire que le Président convaincu acquiesça : Parfaitement!

*
* *

Voilà une étrange découverte. Le *Correspondant* fait une étude très intéressante sur le général Maunoury, et publie l'ordre du jour adressé par ce grand soldat, à ses troupes, le 10 septembre, après la victoire de la Marne. Or cet ordre du jour est celui qui fût attribué au général Joffre, et qui fût publié dans un journal, il y a environ trois mois. A la suite de cette publication, d'autres feuilles avaient voulu reproduire cet ordre du jour, qui est vraiment superbe. La censure l'avait interdit impitoyablement. Je l'avais donné dans le quatrième fascicule de ce Journal. Il avait été biffé, à grands coups de crayon rouge. Il m'avait été impossible de comprendre les raisons de cette suppression.

Avec la censure on ne discute pas. On subit. J'avais donc coupé l'ordre du jour à la 6e armée. Mais je me perdais en conjectures. Aujourd'hui, je comprends. Le *Correspondant* a éclairé

la situation. L'ordre du jour du général Maunoury ne pouvait pas être décemment laissé à l'actif du généralissime. Il n'était pas du goût de la censure, de nous dire tout simplement : Il y a erreur sur la personne. Rendons à Maunoury ce qui est à Maunoury. Actuellement, c'est fait. Va-t-on à présent, tolérer la publication de cet ordre du jour, qui est une page magnifique ? Le voici :

La 6ᵉ armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, sans aucune interruption, ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure ; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer. Vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

Camarades, le général en chef nous a demandé, au nom de la patrie, de faire plus que notre devoir; vous avez répondu à son appel au-delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux; maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez plus échapper.

Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait

été décerné dans ma longue carrière : celui d'avoir commandé à des hommes tels que vous.

C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus depuis quarante-quatre ans tous mes efforts et toutes mes énergies, la revanche de 1870.

Merci donc à vous et honneur à tous les combattants de la 6e armée!

Claye, le 10 septembre 1914.

Signé : MAUNOURY.

Le *Correspondant* ajoute un détail qui donne à cet ordre du jour toute sa glorieuse signification :

Quand, en 1911, le général Maunoury reçut la médaille commémorative de 1870, il l'enferma dans un écrin et ne la porta jamais.

Le 10 septembre, quand il remit à son chef d'état-major le texte de l'ordre général n° 5, en lui prescrivant de le faire copier et envoyer aux diverses unités de l'armée, il avait épinglé à sa vareuse l'humble médaille de bronze soutenue par un ruban vert et noir.

Le premier acte de la campagne était terminé. La victoire était désormais acquise. Les succès de 1914 autorisaient le souvenir de 1870.

C'était bien, en effet, la revanche de 1870, que nous venions de prendre. Et plus complète,

même, que nous le pensions. Il ne nous manqua à la Marne que de la cavalerie, pour la jeter sur le dos des Allemands en déroute, et les pousser jusqu'à la frontière.

*
* *

Paris a qualifié l'absence de résolution de nos chers neutres de ce piquant surnom : la triple attente. Allons ! La gaîté persiste. Comme disent nos Sénégalais : Ya bon ! Le tempérament admirable de la nation se soutient, au milieu des dures épreuves qui ne lui sont pas épargnées. Nous étions partis pour une guerre de trois mois, nous fiant aux précédents. Voici les bourgeons qui reparaissent sur les branches, le neuvième mois de cette terrible campagne va commencer et nous ne savons pas encore quand nous pourrons espérer d'en avoir fini avec ce monstre qui refait ses forces, à mesure qu'on les détruit, pareil à l'Hydre dont les têtes repoussaient sous la massue d'Hercule.

Cependant, pour être juste, il faut constater de sérieux symptômes de désagrégation matérielle, et aussi d'affaiblissement moral. L'Au-

triche est à bout, visiblement. Elle est à la merci d'une avancée russe dans la plaine hongroise. La bataille acharnée qui se livre dans les Carpathes, et qui tourne à l'avantage de nos alliés va ouvrir la route de Pesth à l'aile gauche du grand-Duc. Les Serbes, de leur côté, remis des efforts victorieux qu'ils ont faits, sont prêts pour une offensive nouvelle. Quant aux Allemands, ils sont terrés en Pologne, comme ils le sont sur le front occidental. Et partout ils semblent attendre un secours du hasard ou de leur génie. Hindenburg, leur grand manœuvrier, a pris racine. Von der Goltz revient à Berlin, chassé de Constantinople par la peur d'une bonne potence. Les affaires ne marchent plus. Et grave indice, la presse commence à le constater. Voici ce que le *Tag*, de Berlin, en est à publier :

Nous nous sommes trompés dans tant de nos calculs ! Nous nous attendions à ce que l'Inde entière se révoltât au premier son des canons en Europe, et voilà que des milliers et des dizaines de milliers d'Indiens combattent maintenant avec les Anglais contre nous. Nous nous attendions à ce que l'Empire britannique fût réduit en miettes ; mais les colonies britanniques se sont unies comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant à la mère patrie.

Nous nous attendions à un soulèvement victo-

rieux dans l'Afrique du Sud britannique, et nous ne voyons là qu'un fiasco. Nous nous attendions à des désordres en Irlande, et l'Irlande envoie contre nous quelques-uns de ses meilleurs contingents. Nous croyions que le parti de la « paix à tout prix » était tout-puissant en Angleterre; mais il a disparu dans l'enthousiasme général qu'a suscité la guerre à l'Allemagne. Nous calculions que l'Angleterre était dégénérée et incapable de constituer un facteur sérieux dans la guerre, et elle se montre notre ennemi le plus dangereux.

Il en a été de même avec la France et la Russie. Nous pensions que la France était corrompue et qu'elle avait perdu le sens de la solidarité nationale, et nous constatons maintenant que les Français sont des adversaires formidables. Nous croyions que la Russie ne pouvait rien faire; nous jugions que ce peuple était trop profondément mécontent pour combattre en faveur du gouvernement russe; nous comptions sur son effondrement rapide, en tant que grande puissance militaire. Mais la Russie a mobilisé ses millions d'hommes très rapidement et très bien; son peuple est plein d'enthousiasme et sa force est écrasante. Ceux qui nous ont conduits à toutes ces erreurs, à tous ces faux calculs, à toutes ces grosses méprises sur nos voisins et sur leurs affaires ont assumé un lourd fardeau de responsabilités.

Imaginez-vous ce que peut produire d'effet, sur une cervelle, d'Allemand, surchauffée par

huit mois d'excitations quotidiennes, auxquelles tous les journaux de Germanie ont contribué, un article tel que celui du *Tag*, quand il y tombe, comme une goutte d'eau glacée sur un fer rouge. On a crié, pendant huit mois, à cet Allemand : Victoire! *Deutschland über alles!* Les Français sont écrasés! La Belgique est annexée! L'Angleterre sera envahie et conquise! On nous paiera trente-cinq milliards d'indemnité! Nous posséderons toutes les colonies de nos ennemis! Nous organiserons l'univers! Le monde est notre domaine! Et puis brusquement on lui avoue : Nous nous sommes trompés, et tout est perdu!

Ce sont là des signes de détresse que nous avons le droit de recueillir et de porter à notre actif, sans exagération aucune. Nous avons imperturbablement encaissé les horions, les massacres, les destructions, les vols et tout ce que la guerre allemande a entraîné d'horreurs et d'infamies. Nous pouvons bien marquer les points qui sont à notre avantage dans cette formidable partie.

Nos forces s'accroissent. Celles de nos ennemis déclinent. Physiquement et moralement, ils ne sont plus ce qu'ils étaient au début. Et nous, à tous les points de vue, nous avons

progressé. Ce n'est donc plus qu'une question de temps. Et la victoire est certaine. Nul n'en doute plus, maintenant. Toute la question est de savoir quelle sera son importance. Il ne va pas s'écouler beaucoup de jours, avant que des propositions fermes nous soient faites. Déjà elles ont été esquissées. Une rectification de frontière, en Alsace-Lorraine. Cette amorce nous est tendue, par la voie des bureaux allemands. Nos ennemis sont des commerçants. Ils excellent dans les marchandages. Et ils ne se font pas scrupule d'offrir ce qu'ils savent inacceptable. On peut toujours essayer. Il n'y a que les honteux qui perdent.

Voyez comme ils travaillent avec l'Italie. C'est un maquignonage admirable. « Allons! Belle amie, acceptez le Trentin! Hein? Joli morceau de pays! Proche le Tyrol, et lieu d'excursion pour les voyageurs. Nous avons l'Isonzo, et de magnifiques montagnes! Ça vous plaît-il? Vous ne prendrez possession qu'après la guerre, mais nous sommes là, pour vous donner notre garantie. Et on sait ce qu'elle vaut! Ne croyez pas ce qu'a dit Bethmann-Hollweg, qui est un maladroit. Il ne s'agit pas de chiffons de papier. On vous donne la parole de l'Allemagne. Le Kaiser jurera sur l'Évangile de son

vieux Dieu de famille! Ah! que vous faut-il de plus? Les plus exigeants s'en contenteraient! »

Ainsi parle l'Allemagne aux abois, pressée de retirer du Trentin les cinq-cent mille austro-hongrois, qui y montent la garde, et de les pousser contre les Russes. Mais l'Italie demeure rêveuse. Elle ne se décide pas. Les paroles mielleuses du serpent de la villa Malta, n'ont pas de prise sur l'Ève latine. Elle pense que Trieste est en dehors du marché, et la Dalmatie et l'Albanie et aussi l'Asie-Mineure. Elle se figure à l'horizon du Dodécanèse, les flottes anglo-françaises forçant les passes, tenant Stamboul sous leur canon, et les alliés disposant, à eux seuls, du destin de l'Empire ottoman. Quelle occasion perdue! Et comment jamais la retrouver? Sans doute, elle a beaucoup à attendre de la générosité des Anglais, des Français et des Russes. Mais les reliefs d'un festin ne valent jamais la part d'un convive. Et il dépend d'elle de s'asseoir au banquet triomphal. Qu'attend-elle?

Une autre vision passe devant ses yeux. L'enterrement des deux petits fils de Garibaldi, et l'héroïque Peppino, qui a marché dans le sang pour aller à la gloire, suivant avec son vieux père la pompe funèbre, acclamé par tout

le peuple romain. Ce fût une dure bataille que celle où périrent ces braves. Et la guerre n'est pas à son terme. Il y aura encore des massacres formidables. Faut-il s'y mêler? Et, tour à tour, l'intérêt national, le souci de ses destinées historiques, puis l'effroi des responsabilités terribles à encourir, se disputent ses préférences, et s'emparent de sa pensée. Elle reste immobile, hésitante entre son ardeur qui la pousse en avant, et sa finesse inquiète qui l'arrête. Si l'on pouvait lire dans l'avenir et être sûr de ce qui se passera dans trois mois. Le beau mérite, alors? Et pourquoi, si ce n'est qu'une question de profit, ne nous laisserions nous pas tenter par les offres Teutonnes? Mais il y a aussi une question d'honneur. Laissons les neiges des Alpes fondre, et rendre propices les chemins qui conduisent en Autriche. Patientons encore. Pourquoi les belligérants sont-ils si pressés? La Roumanie non plus n'a point hâte de marcher. *Momento*, comme disent si bien les gens de Naples. Tout arrivera à point.

Il est parfaitement évident qu'il y a trois mois les Allemands n'auraient pas fait aux neutres les offres que nous relevons, ni à nous, les propositions qui nous font sourire. Ces preuves de la démoralisation de nos ennemis sont une

raison plus forte pour nous d'espérer. Quand un sablier approche de la fin du temps qu'il marque, il se produit un brusque écroulement du sable, qui fait choir brusquement la dernière masse, encore compacte, dans le récipient inférieur. Il en sera de même de la résistance allemande. Minée lentement, désagrégée à l'intérieur, tout à coup elle faiblira, glissera, jusqu'à l'effondrement. Toute l'armature de ce vaste organe étant détruite, le corps entier se disloquera. C'est ce que sir Edouard Grey attend, pour régler la situation Européenne. C'est contre quoi, avec des cris de colère, proteste M. de Jagow. Mais, sans nous donner la peine de lui répondre, nous le prierons de s'arranger avec le rédacteur du *Tag*.

*
* *

Les Allemands ont dévoré Napoléon. Nous savions qu'ils avaient contribué à le battre à Leipzig et à Waterloo. Mais ce n'est pas d'une défaite qu'il s'agit. Les Allemands ont mangé Napoléon, se sont nourris de sa substance. Comme les Arabes se repaissent de la chair du lion, pour acquérir sa force et son courage, les

Allemands ont absorbé la substance intellectuelle du grand homme. Et, à présent, en face de l'Europe révoltée, et en armes, ils se dressent, comme le Titan Napoléonien lui-même. Seulement là où il a succombé, nos ennemis ont la prétention de triompher. Ne doutez point qu'ils se vantent.

C'est un écrivain viennois, M. Robert Schen, qui a découvert ce phénomène de transmission des capacités géniales d'un héros à une nation. Il l'explique, dans une étude scientifique et raisonnée, que le *Berliner Tageblatt* reproduit, avec une ferveur religieuse. Depuis Clausewitz, d'après notre Viennois, toute l'Allemagne n'a vécu que d'extraits de Napoléon, ingurgités sous toutes les formes. L'impérial Corse a été le modèle, sur lequel tous les hommes supérieurs d'outre-Rhin se sont façonnés. Après l'avoir subi vainqueur, trahi allié, vilipendé vaincu, et finalement torturé, sur le rocher qui lui servit de calvaire, l'Allemagne s'est mise à l'admirer et à s'alimenter de son génie. Napoléon n'est plus à nous. Il est à eux. Ils l'ont annexé comme une simple Belgique. Il fait partie de leur pacotille politique et militaire. Et nous allons entendre, un de ces jours, le Kaiser, après avoir attesté son vieux Dieu,

tutoyé son ami Luther, s'adresser à Napoléon en l'appelant mon cher Kamarade.

Si grande que soit l'absence de jugement dont l'Allemagne nous a donné tant de preuves, et si éclatantes, il est impossible de penser qu'elle puisse prendre au sérieux la divagation de l'écrivain viennois. En tout cas, il est impossible de supporter tranquillement que ces cuistres lourdauds et féroces se donnent des airs de vouloir ressembler à cet être merveilleux dont on ne connaît que deux ou trois exemplaires, créés par la nature au cours des siècles. L'Allemagne cupide, démente et sanguinaire, comparée à ce type magnifique de la grandeur, de l'équité et de la raison. L'Allemagne, voleuse, tueuse d'enfants et de femmes, ivrognesse impénitente, qui a semé les chemins de la déroute de milliers de bouteilles vides qu'avaient bues ses soudards. Cette gueuse mal lavée, puante et nauséeuse, se réclamant du plus cultivé, du plus sobre, du plus délicat des hommes. N'est-ce pas une gageure? Et faut-il s'y attarder plus longtemps ?

Depuis cent ans que, sur son roc battu des tempêtes. Golgotha digne de sa grandeur, celui qui, ainsi que Charlemagne, tint le monde dans sa main, avait rendu à Dieu son

âme immense, nul, sous les cieux, pas plus en Allemagne qu'ailleurs, n'a paru digne de chausser ses simples éperons d'argent. Leur grand stratège, Moltke, n'est plus qu'un pâle Jomini, si on le place auprès du vainqueur de l'Europe. Et quel est l'administrateur, le législateur, le créateur d'ordre et de prospérité qui peut, même de loin, être comparé à celui qui fit rédiger les Codes, releva l'Église et réglementa la société française bouleversée par la Révolution ?

Et c'est ce modèle des législateurs, des hommes de guerre et des conducteurs de peuples qu'une Allemagne oserait se flatter de reproduire, en la personne de ses penseurs sans idées, de ses généraux sans initiative et de ses diplomates sans discernement ? C'est toute cette misère intellectuelle et morale qu'elle a l'impudence d'affubler de la redingote grise et de coiffer du petit chapeau ! Mais le monde ne s'y trompe pas et voit bien que ce n'est qu'un travestissement de carnaval. Et devant cette grenouille qui veut se gonfler outre mesure, il attend avec curiosité qu'elle crève.

Napoléon était un autre homme que les soudards qui essayent de le singer. Pendant les campagnes d'Allemagne, des soldats de sa

garde, ayant mis le feu à une maison de paysan, dans l'échauffement de la bataille, il s'indigne et s'écrie : « Coquins ! Vous la paierez ! » Il s'inscrit pour partie de la somme et oblige ses grenadiers à payer le reste. Terrible dans l'action, humain dans la victoire, ce n'est pas lui qui, pour venger un échec, aurait fait bombarder une cathédrale. Ce n'est pas lui qui aurait envoyé des zeppelins, assassins nocturnes, jeter des bombes sur la capitale de l'ennemi. Si, comme ils s'en vantent, les Allemands ont mangé Napoléon, nous pouvons affirmer qu'ils ne l'ont pas digéré. Ils ont lu le Mémorial, les Entretiens, la Correspondance. Mais ils ne les ont pas compris. Rien de la pensée lucide et ferme de Napoléon n'a éclairé l'épaisse cervelle germanique. Le grand homme est resté chez nous, tout entier, depuis que sa dépouille mortelle a été rapportée aux Invalides, où elle dort, dans la crypte sombre, sous la garde des Victoires de marbre.

*
* *

Les Allemands avaient organisé en Russie leur service d'espionnage aussi soigneusement qu'en

France. Ils avaient à leur solde des traîtres, jusque dans les rangs de l'armée. Ce sont là des constatations navrantes, qui expliquent certains échecs, incompréhensibles sans l'aide coupable donnée à l'ennemi. Nous n'avons jamais attiré l'attention sur ces défaillances morales, car il y en a eu, de notre côté, hélas, comme du côté de nos alliés. Mais l'éclat donné par l'Etat-major russe à l'affaire du lieutenant-colonel Niassoyedoff, interprète attaché à la 10ᵉ armée ne permet pas de la passer sous silence. Les plus graves présomptions pesaient sur cet officier. Il était soupçonné d'avoir causé, par sa trahison, la surprise désastreuse de la 10ᵉ armée en Mazurie. Cité devant un conseil de guerre, il a été condamné à mort, et pendu. Ses complices ont été arrêtés et vont être poursuivis. Cette question des espions est brulante.

On a vu que notre Chambre des députés s'était émue des naturalisations récentes accordées à des étrangers, et des permis de séjour concédés à des personnes appartenant aux nations belligérantes. Le mot d'espionnage n'a pas été prononcé dans la discussion, mais la préoccupation de l'espionnage planait sur l'assemblée, perçait dans les allusions et donnait à toute cette controverse sa valeur

réelle. Toutes les précautions compatibles avec notre respect de l'humanité et notre souci de la sécurité nationale seront prises. Mais, malgré tout, l'ingéniosité allemande continuera à assurer l'espionnage de toutes nos actions civiles et militaires. Au travers du réseau, si serré soit-il, du filet protecteur tendu autour de notre pays, les agents allemands trouveront moyen de se glisser. Il faut nous consoler en pensant que le spectacle de notre endurance, de notre sagesse, de notre résolution n'est pas fait pour les réjouir et que s'ils retracent à leurs chefs, avec fidélité, les impressions qu'ils ressentent chez nous, leurs rapports ne doivent pas donner beaucoup de confiance à nos ennemis, dans le résultat final. Au neuvième mois de cette affreuse guerre, nous sommes aussi fermes, aussi décidés qu'au premier jour. Nous irons jusqu'au bout, sans une défaillance, comme nos soldats marcheront jusqu'à la victoire définitive.

*
* *

On nous annonce que quelques officiers supérieurs allemands se sont réunis et ont

décidé d'élever, sur notre territoire, un monument à la mémoire de Bismarck. Ils ont raison. Qu'ils profitent des quelques jours qui leur restent pour rassembler la pierre, la brique, le fer, afin de construire leur monument. Quand ils auront été chassés du sol de France, c'est nous qui nous chargerons de l'inscription qu'il conviendra d'y apposer. Les matériaux ne manqueront pas aux constructeurs teutons : les villages, les châteaux, les églises en ruines, Reims et ses statues mutilées, Louvain et ses marbres dorés par la flamme. Ils n'auront que l'embarras du choix pour réunir, en un seul édifice, les témoignages éclatants de la brutalité et de la sauvagerie germaniques.

Dans l'intérieur du bâtiment, ils pourront disposer un ossuaire où les restes insultés des vieillards, des femmes et des enfants seront réunis, pour la plus grande gloire de l'homme d'Etat qui avait rendu cette formidable et atroce guerre inévitable. Tout le sang, toutes les larmes, tous les deuils qui jettent le monde entier dans l'épouvante, vingt millions d'hommes qui se heurtent, dans un bruit d'acier entrechoqué, au fracas des canons tonnants, sur des champs de bataille de deux cents lieues; les océans labourés, dans leurs

profondeurs, par des monstres qui sèment les flots de cadavres et de débris; toute cette ruée de toutes les races, dans un corps à corps furieux et décisif, c'est au falsificateur de la dépêche d'Ems qu'en revient la responsabilité et qu'en remonte l'honneur.

C'est lui qui, par quelques mots changés dans le télégramme fatal, décida, pour quarante-cinq ans, du sort de l'Europe. On a prétendu à la décharge du chancelier de fer que sa claire vue, car n'oublions pas qu'il fut un homme supérieur, lui fit découvrir l'imprudence qu'il y avait à séparer l'Alsace et la Lorraine de la France. Il aurait dit à Moltke et à l'empereur Guillaume : « Demandez aux Français de l'argent. Ils paieront. Si vous voulez la paix, ne leur prenez pas de territoires. » Mais l'Empereur voulait le terrain où était enterrée sa garde, en avant de Saint-Privat, et Moltke ne pouvait pas comprendre une victoire sans conquête. Bismarck accepta donc ces exigences, et le traité de Francfort nous les imposa.

Comme tout général en chef recueille la gloire d'une bataille gagnée, tout signataire d'un traité de paix en est responsable devant l'humanité. Bismarck incarne, pour nous, la défaite, l'humiliation, le découronnement de la

France. C'est lui qui a conduit toute l'œuvre, depuis le faux accompli, au milieu des assiettes et des verres, après un repas pris avec Roon et Moltke, jusqu'au sacre impérial dans la galerie des Glaces à Versailles. L'invasion, la déroute, le bombardement, la famine, c'est à lui que nous les avons dus. Mais c'est à lui aussi, à la haine qu'il avait amassée dans nos cœurs, que nous aurons dû le réveil national, le sublime sacrifice de nos héros, la Marne, l'Aisne, l'Yser, et, demain, la Belgique et le Rhin.

Qu'ils dressent leur monument à la gloire de Bismarck. Sur le fronton, ils pourront inscrire 1870-71. Nous, quand nous les aurons chassés, la baïonnette dans les reins, nous graverons, à notre tour, 1914-1915. Ils ont le droit d'écrire, pour le passé, le mot : Victoire. Mais nous avons déjà la main sur le mot : Revanche, pour le placer au-dessus du témoignage de la fanfaronnade allemande. Et qu'ils ne croient pas que nous le détruirons, ce monument. Bien au contraire. Nous l'entretiendrons pieusement. Car il marquera une des plus glorieuses dates de notre Histoire.

*
* *

Est-ce l'influence du printemps? Est-ce le sourd travail de désagrégation, qui se produit dans l'alliance Austro-Allemande? Est-ce la conscience de plus en plus forte acquise par nous, de notre supériorité morale et matérielle sur nos ennemis? Mais le sentiment que la fin de la guerre approche se manifeste de tous côtés. Nos ennemis continuent à bluffer éperdûment. Les interviews si curieuses publiées par *l'Echo de Paris* et qui donnent, sobrement rapportées par M. Ibanès de Ibero, la pensée des personnages les plus représentatifs de l'Allemagne, attestent chez chacun d'eux une confiance que les faits démentent chaque jour. Le directeur de la Reischbanck, déclare que le crédit de l'Allemagne est meilleur que celui de la France et de l'Angleterre. — Allons! Tant mieux. — Rien de toute cette poudre audacieusement jetée aux yeux n'empêchera de voir la détresse des Impériaux. Et, de toutes parts, des affirmations significatives se produisent.

Les prophéties s'en mêlent. Il y a deux ans, une personne aurait déclaré ceci : La guerre éclatera en 1914. La mobilisation se fera le

2 août. La paix sera conclue le 23 mai 1915. Comme quelqu'un disait : Vous paraissez bien sûr de ce que vous avancez ? En feriez-vous le pari ? — Non, dit la personne, je ne le puis, car je mourrai le 25 novembre 1914. Or, celui qui formulait cette extraordinaire prédiction, est mort, paraît-il, à la date même qu'il avait fixée.

Je commence par affirmer que je suis tout à fait rebelle aux horoscopes de ce genre, qui sont trop faciles à fabriquer après coup.

La date de la terminaison des hostilités me paraît un peu trop prochaine, étant donné l'avancement des opérations. Mais, tout de même, si le voyant est mort le 25 novembre? Hein ? Il ne l'a pas fait exprès pour confirmer son diagnostic! Mais le 23 mai, dans six semaines? Non ! vraiment le délai est un peu court.

D'autres pronostiqueurs parlent de la fin de juillet. Je serais mieux d'accord avec eux. Il semble, à certains frémissements qui se manifestent en Hongrie, que les Magyars ne supporteront pas longtemps encore la poussée Russe. Si, du haut des Carpathes les troupes du Tzar, victorieuses, dévalent sur la Puzta, et si les hordes cosaques se répandent, de tous côtés, le long du Danube, les offres de paix, qui déjà commencent à se formuler, se préciseront,

et alors la situation deviendra très grave pour les Allemands. Pour juillet, cela pourrait bien être! Mais s'il faut continuer, que nos ennemis le sachent bien : nous continuerons. C'est à peine si, dans la masse du peuple allemand, l'idée de la défaite commencée a pu pénétrer, tellement la cuirasse d'optimisme pangermaniste, dont étaient revêtues les âmes teutonnes, était épaisse. Depuis cinquante ans, le dogme de l'invincibilité allemande est établi. Pour faire revenir ces cerveaux troublés à des idées moins glorieuses, il faudra des coups écrasants.

Mais alors le monde assistera à une débâcle morale qui sera sans précédent. L'affolement, le désespoir, la rage, la peur, aplatiront tous ces orgueilleux qui, sans gradations, apprendront leur défaite. Déjà toute la partie éclairée de la population sait à quoi s'en tenir. Elle ne veut pas avouer ses revers et continue à plastroner. Elle cherche à créer partout des diversions, afin de retarder l'évènement. L'affaire des comitadgis bulgares, lancés sur la frontière Serbe, à Stroumitza, est un des expédients imaginés par l'ennemi. Si, par chance, la guerre pouvait se rallumer entre Serbes, Grecs et Bulgares. Si la Roumanie pouvait entrer dans la bataille. Ce serait du temps de gagné pour les Autrichiens

qui râlent, et pour les Turcs qui agonisent. L'attention des alliés se détournerait de l'Allemagne, pour se fixer sur les Balkans, et un coup de hasard pourrait réussir, donnant, pour un instant, l'illusion d'une reprise de fortune.

Quand on est à la veille d'une catastrophe, rien n'est à mépriser. Le moindre petit avantage a sa valeur. Essayons donc les suprêmes traîtrises. Ainsi se flatte l'espérance allemande. Mais c'est en vain. Quoi qu'il advienne, maintenant, les alliés sont prêts à y parer. Rien ne peut plus faire que les Destins ne s'accomplissent. L'armée russe qui va s'embarquer à Odessa pour attaquer Constantinople, compte cent-vingt mille hommes. Lorsque les troupes du corps expéditionnaire Anglo-Français qui campent à Alexandrie, seront débarquées pour soutenir l'action offensive de la flotte, nous verrons ce que pèsera l'armée turque que les von Sanders et autres von der Goltz, évaluent à deux-cent-cinquante mille hommes. Pauvres Ottomans, pour qui nous avons été des amis si fidèles, que nous avons soutenus de nos ressources en argent et en hommes, tant que nous l'avons pu, va-t-il donc falloir que nous les massacrions avec nos bons canons, et que nous leur montrions que le 75 est autrement dangereux

tiré par des Français que par des Bulgares. Voilà les résultats de l'admirable politique du Comité Union et Progrès, et des tripotages meurtriers d'Enver-Pacha. Ce parti, arrivé par l'assassinat, la fraude et le mensonge, va tomber dans la boue et le sang. Et, fait bien caractéristique, contre quoi rien ne peut prévaloir, à mesure que la défaite des Turcs s'accentue et que la prise de Constantinople est plus proche, les fonds ottomans montent à la Bourse. Jamais, de mémoire de spéculateur on ne vit symptôme pareil. C'est la raison humaine, l'épargne européenne qui saluent, d'avance, la chute des brigands qui oppriment la bonne, brave et riche Turquie.

Et, en même temps, voici que nous apprenons l'étrange nouvelle de la retraite définitive de M. Venizelos. Désavoué par le Roi, l'homme d'état hellène quitte l'arène politique, et écœuré, dégoûté, après avoir rêvé pour son pays de splendides destinées, il s'en va dans la retraite cacher ses rancœurs. Constantin avait un Cavour. Il vient de s'en priver. C'est un grand malheur pour la Grèce, pour le parti libéral et aussi pour les alliés.

Nous commençons à voir clair, dans l'imbroglio Balkanique. Partout, dans l'arrêt des opé-

rations projetées, soit par la Roumanie, la Grèce, ou l'Italie la main des Impériaux se retrouve. Bulow, à Rome, a su jusqu'ici paralyser tout l'effort des irrédentistes. La cour de Roumanie, n'a jamais cessé de faire bonne mine à Berlin, en dépit des sympathies du peuple pour la Russie. Quant à Ghenadieff, qui est nettement accusé d'avoir travaillé pour l'Autriche, depuis le commencement de la guerre, il est de plus accusé d'avoir préparé l'attentat du Casino de Sofia, pour le mettre sur le compte de la Serbie. C'est la seconde édition de l'affaire de Sarajevo. Vraiment ces gens-là manquent d'imagination. Ils ne savent pas varier leurs histoires de brigands : meurtre, ou tentative de meurtre, dont ils accusent un ennemi politique. A l'heure actuelle il ne se commet pas un méfait, sur les bords du Danube, sans qu'immédiatement on n'accuse les Serbes d'en être les auteurs. Heureusement pour les Serbes, en regard des crimes dont on les charge, à tort sans doute, ils peuvent montrer leurs victoires et leur héroïsme, qui sont avérés et éclatants. Par leur courage indomptable nos amis se mettent au-dessus des soupçons et à l'abri de la calomnie.

Et si les histoires de Sarajevo et de Sofia

bourdonnent à leurs oreilles, comme des mouches empoisonnées ils n'ont qu'à répondre : Sur la Koloubara nous avons écrasé les armées de Potioreck, et, à Mitrovitza, chassé les Bulgares de chez nous. Et pendant ce temps-là, du haut des Carpathes forcés, les Russes descendent dans la plaine hongroise.

*
* *

Nous voici arrivés, à n'en pas douter, au moment décisif. Le neuvième mois de cette guerre terrible est commencé. Les coups de massue, qui ont raison des plus fortes résistances, se préparent. Que les terrains encore alourdis par le dégel se raffermissent afin de permettre à l'artillerie de rouler, et l'offensive générale commencera. Avant cette heure qui tranchera la question entre l'Allemagne et nous, passons la revue des forces en présence. Nos alliés Russes, après de dures journées, grâce à la fermeté du commandement de leur généralissime et à l'héroïsme de leurs soldats, sont arrivés à vaincre Hindenburg, à briser les Autrichiens, et forçant les passes des Car-

pathes, menacent la Hongrie épouvantée. Ils sont donc, en très bonne situation. L'armée austro-allemande ne pourra pas leur opposer une sérieuse résistance. Et sur leur aile gauche, ils sont victorieux. Devant leur aile droite, et leur centre, les Allemands sont devenus inertes. Après les furieuses attaques de la Mazurie et de la Narew, les poussées enragées sur Ossowietz, le calme s'est rétabli.

Les Allemands emploient, parait-il, dix mille hommes à faire des tranchées, pour organiser un front défensif, qui leur permettra de soutenir le choc des Russes avec des effectifs réduits, pendant que les masses de troupes qu'ils possèdent en Pologne, seront employées ailleurs, peut être dans l'ouest. Mais les Russes auront la possibilité de manœuvrer, dans ces immenses espaces découverts. Et s'ils trouvent les défenses allemandes trop fortes, ils auront la ressource de les faire tomber en les tournant. Leurs armées sont réunies, et quelque habileté que possèdent les Allemands à se servir des chemins de fer, pour conduire des renforts sur les points menacés, nos alliés seront en mesure de tenir tête partout.

L'attaque contre Constantinople, qui n'a pas réussi, parce qu'elle a été entreprise sans une

préparation suffisante, va être recommencée, avec l'aide d'une armée d'opération. Et il n'est point douteux qu'elle ne soit conduite à bonne fin. Le courage etl'habileté de nos marins sont de sûrs garants du succès. Ils ont été admirables lors de la première tentative de forcement. Nos navires perdus, et nos équipages détruits seront vengés. Et la clef des détroits si longtemps fermés nous sera apportée comme un gage de victoire.

Sur le front occidental, les Belges, les Anglais et nous-mêmes, sommes prêts, après cette dure campagne d'hiver, à entreprendre une offensive qui rejettera l'envahisseur hors de nos territoires. L'Allemand ne doit plus pouvoir dire : Je ne suis pas vaincu, puisque je campe chez l'ennemi.

Avant peu, c'est nous qui dirons : Cette armée d'offensive qui roulait en torrent envahisseur, était bien et vraiment battue, puisque d'abord arrêtée dans sa marche et terrée, comme un fauve blessé, la voilà qui couvre les routes de la retraite, pour la seconde et la dernière fois. Nos préparatifs sont faits. Nos ressources sont prêtes. Nos soldats, endurcis par les épreuves d'une guerre implacable, se sont instruits dans l'art de tuer. Riches d'ardeur, de dévouement

et de vaillance, ils sont décidés à l'effort furieux et sanglant qu'il faudra faire pour libérer le sol de France. Au point de vue militaire, nous sommes donc en mesure de répondre aux plus redoutables exigences. Au point de vue économique et financier, il en est de même. Les exposés si clairs de M. Ribot ont rassuré les inquiets, qui ne pouvant plus croire à la défaite s'étaient rabattus sur la probabilité de notre ruine.

Eh bien! L'argent ne nous manquera pas plus que les soldats. Notre admirable pays a sorti ses économies des cachettes profondes, et l'a donné libéralement à l'État, pour la défense nationale. Et c'est un sujet d'étonnement de voir qu'après neuf mois d'un bouleversement aussi complet de tout l'organisme social la France continue à vivre, sans apparence de gêne ni d'embarras. On avait dit, et moi tout le premier, que l'Allemagne et la France ne résisteraient pas, pendant plus de trois mois, au régime de la mobilisation générale. L'arrêt complet de tous les rouages de la machine sociale, devait amener une perturbation telle dans tout l'organisme du pays, qu'une sorte de paralysie générale en serait la conséquence. Les belligérants, exposés à mourir d'épuise-

ment seraient obligés de cesser les hostilités, et le plus affaibli serait alors à la merci du plus énergique.

De ces prophéties, rien ne s'est réalisé. La guerre va durer vraisemblablement un an, et tout, en France, continue à fonctionner, vaille que vaille, mais somme toute à fonctionner. La fameuse paralysie générale annoncée par les économistes ne s'est pas produite. L'effort national a répondu à toutes les nécessités. Les vieux ont pris la place des jeunes, pour assurer la main d'œuvre industrielle. Les femmes ont suppléé les hommes dans les comptoirs du commerce. La vie a continué. Et c'est véritablement un miracle que cette adaptation des individus à un fonctionnement social aussi inattendu.

C'est le triomphe de l'axiome français : « On se débrouille. » Car on s'est débrouillé, pour tout, et il n'apparait pas que la santé générale du pays ait souffert de ce bouleversement. Au point de vue physique l'effort a été soutenu. Et au point de vue moral, l'épreuve a été magnifique. Jamais peuple n'a pris plus complètement possession de lui-même, ne s'est senti plus sûr de son énergie, pour mener jusqu'au triomphe, une lutte sans merci. Les

femmes ont rivalisé de courage, d'endurance et de résolution avec les hommes. Si je disais toute ma pensée, j'assurerais que, dans une aventure aussi formidable, les femmes ont été encore supérieures aux hommes, et cependant ceux-ci sont des héros. Jamais, dans une guerre, les hauts faits de tous genres, depuis l'exploit guerrier du soldat qui meurt pour assurer la victoire, jusqu'au sacrifice tranquille du citoyen qui se remet en otage pour assurer le salut de ses compatriotes, n'ont été aussi nombreux ni aussi éclatants. L'héroïsme est devenu presque banal tant il a été prodigué.

Les grandes actions sont de tous les jours, on se lasse de les compter et de les raconter. C'est une floraison magnifique de toutes les vertus nationales. Et la France, je le dis avec une émotion respectueuse et profonde, offre l'aspect le plus sublime qu'elle ait jamais présenté au cours des siècles. Tous ses sentiments les plus nobles sont portés au paroxysme : amour de l'indépendance, qui lui fait verser à flots son sang le plus précieux ; foi en la Providence, qui ramène les incrédules à l'ombre des basiliques, et les croyants, aux pieds des autels ; charité inépuisable, qui répand les dons sans compter pour soulager la misère ; solida-

rité spontanée, qui met la main des millionnaires et des gentilshommes dans la main des pauvres et des prolétaires; un bouleversement de toutes les habitudes, de tous les goûts, qui transforme les demeures somptueuses en ambulances pour les blessés, les mondaines élégantes en infirmières attentives.

Voilà le spectacle que donne au monde stupéfait, cette France frivole, énervée et jouisseuse qu'il devait suffire d'un choc habilement préparé pour abattre. Réveillée de son sybaritisme voluptueux et alangui, par la brutalité teutonne, la France s'est dressée. Elle a pris, en un instant, les pièces de son armure qu'elle avait déposées et s'en est revêtue. Blessée traîtreusement, dans le coup de surprise qu'il lui avait fallu subir, dès le premier instant, elle a fait comme le chevalier Beaumanoir au combat des Trente :elle a bu son sang, et retrempée, résolue, elle a fait front devant l'ennemi.

La grande guerrière, qui avait tenu tête, pendant dix siècles, à tous ses adversaires, brandit son épée, et porta un seul coup, au féroce allemand. Elle l'abattit à ses pieds. Et, depuis huit mois, il y est encore, accroupi dans ses terriers, attendant le moment, dès à présent marqué de sa défaite et de la déroute. Certains,

depuis ces huit mois, ont gémi sur la longueur de la défensive qui immobilisait notre armée. Ils n'ont certainement pas réfléchi à ce qui s'est passé de capital, pendant ces mois, si longs et marqués par tant de deuils et de misères.

C'est notre victoire qui a été préparée, dans nos arsenaux, en fabriquant toute l'artillerie qui nous faisait défaut; dans nos usines, en fondant tous les projectiles qui manquaient à notre artillerie; en réunissant, en exerçant dans nos dépôts, les mobilisés, les conscrits, qui vont concourir demain à la rude bataille qui délivrera le pays de l'occupation étrangère. Le temps a été mis à profit par notre admirable généralisisme. Joffre n'a pas été inactif. Il a préparé mathématiquement la guerre qu'il va commencer. Il a organisé sa victoire. Car il n'est pas, lui, un impulsif, qui change chaque jour de plan, de projet et d'agents d'exécution. Il pense, il calcule, il choisit, et son parti, une fois pris, il s'y tient avec une indomptable tenacité.

On trouve encore, à l'heure présente, des gens qui vous disent : Les Allemands ne sont pas vaincus, et la preuve c'est qu'ils sont chez nous. Cela est exact. Ils sont chez nous.

Mais ils sont tout de même vaincus, car ils roulaient comme un torrent sur toutes les routes du Nord, vers Paris, qui devait tomber dans leurs mains, et ils ont été arrêtés, repoussés, et ne sont pas venus à Paris.

Ils sont vaincus, parce qu'ils n'ont pas réalisé le plan d'offensive, qui devait leur permettre de nous écraser, puis de se reporter, avec toutes leurs forces, contre les Russes, pour les accabler à leur tour. Ils sont vaincus parce qu'ils ont perdu la certitude de la victoire et que moralement nous les dominons, comme nous allons les dominer matériellement.

Mais, aux yeux des neutres, qui sont les assistants de ce combat furieux. il n'en est pas moins certain qu'ils occupent la Belgique toute entière, une partie du Nord et de l'Est de la France, et qu'ils font la guerre hors de chez eux. Ils ont donc figure de conquérants. Et les neutres, qui ne veulent rien risquer, agissent donc avec une prudence évidente, en ne se jetant pas dans la bagarre, avant d'être sûrs que ce seront les Impériaux qui auront le dessous.

Tout ce qui dépendra de nous, pour avantager nos amis d'Italie, de Grèce, et de Roumanie sera fait largement. Mais nous aurons

bien des intérêts Anglais, Russes et Serbes à défendre, Et ceux-là seront sacrés, car les droits de nos alliés auront été acquis au prix de la vaillance et de la fermeté la plus héroïque. Quelle figure feront, au jour du règlement des comptes, les neutres, qui se seront bornés à traiter des affaires, en face de ceux qui auront versé le plus pur de leur sang, pour défendre les libertés du monde?

*
* *

Encore des raids de Zeppelins sur l'Angleterre, et avec des effets si misérables qu'il est difficile de comprendre comment les Allemands persistent dans ces tentatives. En deux fois, ils ont tué une poule et un merle, cassé quelques carreaux, et incendié un chantier de bois. Est-ce vraiment la peine de mettre en mouvement ces énormes machines, pour obtenir ce résultat piteux?

Il nous arrive de Suisse des informations sur la fabrication des dirigeables allemands. A en croire nos voisins, tous les quinze jours les

chantiers de Friedrichshaffen, sur le lac de Constance, construisent un Zeppelin. Deux par mois! A ce compte-là, nos ennemis devraient en posséder une formidable escadre. Et il n'apparaît pas, en réalité, qu'ils soient si bien armés pour les combats de l'air. Toujours du bluff! Les Allemands sont des hâbleurs extraordinaires. Et de l'espèce la plus curieuse, car ils arrivent à croire, eux-mêmes, à leurs hâbleries, jusqu'à en être victimes.

On sait quelle absurde rodomontade a été leur déclaration du blocus des côtes Britanniques. Ils n'avaient aucun moyen de réaliser leur plan ni d'exécuter leur menace. Les quelques sous-marins, qu'ils possédaient et qu'ils ont employé à des besognes misérables et honteuses, ne pouvaient pasarrêter le mouvement commercial des ports anglais. Le fameux blocus n'a jamais existé que sur le papier, mais là, par exemple, on peut dire qu'il a fait son effet. Les journaux du monde entier ont été remplis des commentaires, des lamentations et des menaces des neutres, menacés dans la sécurité de leurs opérations navales.

L'Amérique a fulminé pour le *Frye* torpillé, la Hollande s'exaspère pour le *Katjwick* coulé à l'ancre, sans semonce, ni avertissement, et

dans les eaux hollandaises, à côté du bateau-phare. Les Danois, les Suédois, les Italiens ont été victimes de la traîtrise teutonne, et l'Allemagne a si bien manœuvré qu'elle s'est attirée le mépris et la haine de tout l'Univers. Voilà de la belle besogne, et accomplie avec une telle brutalité et un tel cynisme que certains se sont demandé, si dans l'exaltation de la lutte qu'elle soutient en ce moment, l'Allemagne n'avait pas cherché à être seule contre tous les peuples de la terre. Elle y réussira pour peu qu'elle continue, et restera, avec l'Autrichien et le Turc, prête à mettre le feu à l'Europe, comme à un immense bûcher, pour y périr ainsi que Médée, la sorcière empoisonneuse, au milieu de ses enfants égorgés.

Il y a, dans son cas, il ne faut pas se le dissimuler, les symptômes les plus graves du délire de la persécution qui, comme on le sait, est une des formes de la paralysie générale. Le fou qui la gouverne, Guillaume II, ne cesse pas de répéter, depuis qu'il a le dessous : On nous a déclaré la guerre, nous étions pacifiques, nous sommes entourés de jaloux et d'envieux qui veulent nous détruire. Et à sa suite, comme un chœur bien réglé, tous les teutons, ont répété l'antienne. Les intellectuels de « *il n'est*

pas vrai que » l'ont imprimé dans leur factum et ressassé à outrance. Le peuple entier des fonctionnaires : tous les Jagow, les Bethmann, les Zimmermann, et les Ezberger, et les Richtofen, et ce vieux reître de Bernhardi, lui-même, qui a soufflé la guerre, à pleine bouche et à pleines narines, pendant trente ans, et la baderne de général Kaim, avec ses ligues militaires, tous, tous, ont psalmodié : « Nous ne voulions pas la guerre, on nous a attaqués, en pleine paix ».

Et c'est à se demander s'ils ne sont pas devenus idiots, tous, tant le mensonge poussé à ce paroxysme d'aplomb, donne l'impression de l'imbécillité. Comme on dit dans le peuple : ils sont un peu *piqués*, cela n'est pas douteux. L'occupation de leurs journaux, en ce moment, est de chercher quel est l'ennemi de l'Allemagne. On le voit : c'est toujours la préoccupation de la persécution qui intervient. Naguères, il n'y avait pas de doute, l'ennemi de l'Allemagne, c'était le Français. Il fallait lui casser les os, lui détruire ses chefs-d'œuvre artistiques, et lui prendre, et fin de compte, un tiers de son territoire. Puis brusquement la note changea, et ce fut l'Angleterre qui bénéficia de la rancune Teutonne. Les surprises causées par la

« méprisable petite armée britannique » avaient produit leur effet. Et le blocus de l'Allemagne, effectif, celui-là, qui forçait la goinfrerie teutonne à se restreindre, redoublait le mécontentement de nos ennemis, Et l'on commença d'entendre crier : *Dieu punisse l'Angleterre!*

Aujourd'hui, le trouble apporté dans la stratégie germano-autrichienne par les opérations du grand-duc Nicolas, change encore l'orientation sentimentale des Teutons. Et dogmatiquement, gravement, lourdement, comme ils font tout, les voilà qui se consultent : Quel est l'ennemi véritable de l'Allemagne ? Ils en sont là ! Après neuf mois de guerre, de massacre, de pillage, d'incendie et de viol, ils se demandent quel est leur véritable ennemi.

Brutes que vous êtes, peut-il y avoir une hésitation dans la réponse, et n'est-ce pas d'une seule voix que tous les peuples de la terre, horrifiés par vos atrocités, vont vous répondre : « Votre ennemi véritable c'est vous même ! » Oui l'ennemi de l'Allemagne, ce n'est pas le Français, chevaleresque et léger, prêt à s'attendrir sur les faibles, et à s'enthousiasmer pour les vaillants. Ce n'est pas l'Anglais, froid, raisonnable et tenace, a qui il suffisait que l'honneur fut respecté pour qu'il se tînt satis-

fait. Ce n'est pas le Russe, puissant, large et simple, qui a tant a créer chez lui qu'il n'a pas le temps de s'occuper de ce qui se passe chez les autres. Mais c'était l'Allemand, rapace, sournois, brutal, et qui, au prix de sa prospérité présente, voulait s'assurer pour l'avenir, la domination universelle.

L'ennemi de l'Allemagne, c'est l'Allemagne, et cet ennemi elle va l'avoir égorgé de ses propres mains. Car la lutte entreprise par elle au mépris de tout droit, contre la liberté des peuples, est un véritable suicide. Elle aura concouru, avec ses ennemis mêmes, à assurer sa destruction, par ses infâmes procédés de guerre, qui la mettent hors de l'humanité. Nulle voix ne s'élèvera pour la plaindre ou pour la défendre. L'Autriche et la Turquie, entraînées par elle, dans la catastrophe, la maudiront, car elle leur aura coûté leur grandeur et leur gloire.

*
* *

Il paraît que l'Allemagne, dans les nombreuses propositions, tractations et maquigno-

gnages pratiqués par M. de Bulow à Rome, aurait demandé à l'Italie, en échange de ses bons offices vis à vis de l'Autriche, de lui assurer son appui au Congrès qui règlerait le sort de l'Europe. Au Congrès? Quel Congrès? Que signifie cette plaisanterie?

Est-il besoin d'un Congrès pour décider entre un vainqueur et un vaincu? Si les Impériaux l'emportent, ils ne demanderont de conseils à personne pour disposer de leurs conquêtes et pour sanctionner leur victoire. Si les alliés ont le dessus, il en sera de même. Nul, en dehors des combattants, n'aura à dire un mot, sur la question. Il ferait beau voir que quelqu'un eut la prétention dediscuter avec les vainqueurs encore saignants et tout échauffés de leur triomphe. Ils feront ce qui leur plaira. Nul ne sera en mesure de leur faire une observation. Pas un peuple ne pourra même pousser un soupir. C'est ce jour-là que le fameux « *C'est la guerre!* » des Allemands, sera l'argument suprême. Il n'y aura plus en Europe, à cette heure formidable du réglement des comptes, que ceux à qui appartiendra la force. Si le Dieu des combats récompense l'héroïsme et la loyauté, les alliés, auront, à cette phase décisive de la lutte, le pied sur la poitrine des Impériaux. Et

qui donc, alors, osera se tourner vers eux, pour leur demander autre chose que des avantages et des faveurs ? Il ne peut pas y avoir de Congrès, parce qu'une seule volonté doit se manifester, celle du vainqueur, Voilà ce qu'il faut que les neutres méditent, alors qu'il en est encore temps. Ce n'est pas autour d'une table verte que le sort de l'Europe sera réglé, c'est sur un champ de bataille. Il faudra y avoir combattu, pour prétendre au droit de parler. Sinon, non.

En dépit des sceptiques qui prétendent qu'il n'y aura rien de changé dans l'esprit public, après la guerre, il est certain qu'une fusion aussi intime de toutes les classes sociales dans le tout magnifique que représente la défense nationale, ne pourra pas cesser complètement. Dès le premier instant, lorsque l'union sacrée de tous les Français, en un bloc ferme et fort fut scellée par l'unanimité des dévouements, il est apparu que les cloisons qui séparaient la société seraient à jamais rompues, et que les gens qui auraient souffert les mêmes maux, enduré les mêmes fatigues, bravé les mêmes dangers, sans distinction d'origines, de professions, de talents et de fortunes, conserveraient les uns pour les autres, une estime, une indul-

gence, une affection, qui ne disparaîtraient pas en un jour.

Avoir été camarades sous l'uniforme, jusqu'au tutoiement, jusqu'à la gamelle en commun, jusqu'au couchage côte à côte, et ne plus se connaître une fois déshabillés, cela n'était pas possible. Et en effet cela ne sera pas. De toutes parts, les assurances nous en viennent. Les classes privilégiées, n'auraient pas hésité à donner l'exemple de la solidarité sociale et de la fraternité française, après la guerre. Il était plus douteux que la classe moyenne, toute dévouée à la politique radicale, socialiste, si sectaire, si personnelle, si exclusive, fut disposée à abandonner ses positions de combat et à se relâcher de ses exigences dominatrices, on peut dire même : oppressives.

Il suffit de jeter un regard en arrière, et de se rendre compte de l'état moral dans lequel était le parti qui gouvernait la France, pour constater la transformation prodigieuse qui s'est opérée sous la pression des événements. Le haut personnel provincial dressé pour la politique, subordonnait tout à la politique. Brusquement, il lui fallut montrer des vertus civiques. Pour un Mirman, dans l'Est méritant

l'admiration à force de dévouement; pour un Borromée à Lille, risquant sa vie et jeté en cellule, pour un an, parce qu'il a résisté aux exigences allemandes. Que d'autres...

Mais non! Ne parlons que des héros. Grâce à Dieu, nous en avons. L'héroïsme sur cette noble terre de France lève tout naturellement, comme une moisson coutumière. Et le sang de la race qui coule à longs flots la féconde, au lieu de l'appauvrir. L'Union sacrée l'a faite forte. Sa patience à souffrir tous les maux d'une guerre scélérate la fait grande. La vaillance de ses enfants la fera victorieuse.

FIN DU 6e FASCICULE

Saint-Denis
Imp. Ve Bouillant et J. Dardaill

Le Journal d'un Bourgeois de **Paris** pendant la Guerre de 1914 *sera la plus intéressante histoire anecdotique de la guerre des nations.*

Le célèbre auteur du Maître de Forges *n'est pas seulement un romancier génial, c'est aussi un observateur consciencieux qui sait noter et commenter au jour le jour les faits les plus saillants, les plus nécessaires à révéler.*

Ecrit dans le grand mouvement de défense qui unit tous les peuples civilisés contre l'ennemi commun : l'Allemagne, *l'ouvrage si patriotique de* Georges Ohnet *restera l'œuvre d'un témoin passionné mais impartial de la convulsion guerrière la plus formidable qui ait jamais secoué l'humanité toute entière.*

IMP. JULIEN FRAZIER, PARIS